

BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.



Nº Curent 48 280 Format —

Nº Inventar A 23310 Anul —

Sectia De pozit III Raftul I

25

95 cent.



VERS

Assois

UN

NOUVEAU

SÉDAN



PARIS





VERS

UN NOUVEAU SEDAN

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

*Published 22 november 1906. Privilege of copyright in the U. S. A
reserved under the act approved March 3 1905.
by Société d'Édition et de Publications, Paris.*

344768

In. A. 23.310

COMMANDANT DRIANT

VERS

UN NOUVEAU SEDAN

49.339

AS 007



PARIS

Société d'Édition et de Publications

Librairie FÉLIX JUVEN

122, RUE RÉAUMUR, 122

3(44) "1906"

355.48(44) 1906"

24.91(6) "1907"

CONTROL 1953

1961

1956

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București

Cota 48280

RC 212/10

B.C.U. Bucuresti



C49339

VERS

UN NOUVEAU SEDAN

Pourquoi ayant écrit la Guerre de demain, il y a vingt ans, je ne l'écrirais plus aujourd'hui.

Il y a dix-huit ans, j'écrivais *la Guerre de demain*.

C'était l'évocation de la *Revanche*, de la revanche telle que ma génération et celles qui sont entrées dans l'armée après la guerre, la concevaient alors.

Écrit dans l'enfièvrement d'une confiance partagée par la nation tout entière et avec le ferme espoir du triomphe final, ce livre répondait à l'état d'esprit général et à la mentalité des Français d'alors.

Son succès n'eut pas d'autre cause.

Si on avait dit à cette époque à un de ces

Français que, moins de vingt ans après, la Patrie serait discutée, le drapeau sali, l'armée injuriée, un geste de dénégation indignée eût seul accueilli l'invraisemblable prédiction.

La Guerre de demain fut écrite aussitôt après l'affaire Schnœblé, sous l'impression profonde causée dans toutes les âmes, et par l'attitude énergique de la France et par la reculade significative de l'Allemagne. Cet incident de frontière, qui semblait devoir nous conduire à la guerre et qui se terminait par un succès diplomatique, avait mis en plein relief la force de l'armée, la dignité du pays, la fermeté du gouvernement et jamais nous n'avions entrevu l'avenir avec une pareille confiance.

Pendant dix ans encore, l'œuvre militaire fut poursuivie, la défense nationale se renforça, et, au milieu des agitations croissantes et des revendications sociales, les ministres responsables de la sécurité des frontières n'oublièrent jamais qu'avant d'être des politiciens, ils étaient des chefs d'armée.

Mais, vint un jour où la puissance occulte, qui a décidé la désagrégation de la France, put commencer son œuvre.

Pour la mener à bien, un homme appartenant aux Loges et délégué par elles, le général André, fut appelé au ministère. Le mal que cet homme a fait au pays ne se mesurera qu'au jour où fondront sur nous les désastres qu'il a préparés.

Son nom sera mis plus tard, avec celui de Pelletan et de Combes, autres délégués des Loges, au pilori de l'histoire française.

Que les socialistes aient prêté leur aide aux francs-maçons dans cette abominable campagne, rien de plus naturel. Pour les socialistes, l'armée, rempart de la propriété, est l'ennemie qu'il faut abattre. La religion est à terre, la magistrature domestiquée. Seule l'armée reste debout, permettant à Clémenceau de se donner comme le sauveur de l'ordre. A tout prix, il faut l'affaiblir et la campagne socialiste continue plus âpre que jamais.

A l'heure où j'écris ces lignes, le découragement est complet dans cette armée qui sent ligüés contre elle les pouvoirs publics, les socialistes, l'université et les primaires des écoles. Beaucoup d'officiers sont partis, la camaraderie se meurt dans les régiments, et

la confiance, cette force morale par excellence, n'existe plus.

Ce n'est pas le nouveau chef imposé à l'armée qui la fera renaître.

Je le déclare donc avec une tristesse infinie, je n'écrirais plus aujourd'hui *la Guerre de demain*, parce que je ne pourrais plus, à la fin du livre, mettre le mot *Victoire*.

.
Oh, je le sais bien, des chefs que je vénère, des amis qui m'ont lu jadis me crieront :

— Vous ne devez pas dire ces choses ! Même si vous les pensez, même si elles sont vraies, vous avez le devoir de les taire, car vous diminuez encore l'étiage moral de ceux qui vous entendent et, chez ceux qui ont encore conservé quelque confiance, vous la tuez tout à fait.

Je répons :

— *Le devoir, au contraire, consiste à dire la vérité*, quelque dure qu'elle soit. Si des Français clairvoyants avaient, avant 1870, crié à tous les échos du pays : « On vous jette à l'abîme, en vous poussant contre l'Allemagne : l'armée n'est pas prête, les forteresses sont vides, les

Allemands sont dix fois plus forts et plus nombreux que vous », de quelle gratitude n'eût-on pas payé leurs patriotiques alarmes ?

Aujourd'hui, la situation est redevenue la même ; que dis-je, elle est pire encore !

Certes nous avons des forts, des approvisionnements, un matériel d'artillerie que nous n'avions pas en 1870 : nous sommes même, sur certains points, mieux outillés que nos voisins, mais *c'est le moral qui manque*. C'est l'organisation, le commandement, la discipline que nous n'avons plus.

Et dans ces conditions, engager la lutte serait une criminelle folie.

Or, le maître actuel de la politique française, j'ai nommé Clémenceau, songe à cette lutte : ce sera sa guerre à lui. Au fond, il la redoute autant que nous, car il connaît l'état militaire du pays comme nous ; mais il ne peut se soustraire aux engagements qu'il a pris personnellement vis-à-vis de l'Angleterre.

Car, depuis trente-cinq ans, cet homme sert en France les intérêts anglais, et je le rappellerai dans peu par une énumération des actes qui ont mis à nu son action antifranaise.

L'heure est venue pour lui de satisfaire à la dernière échéance, et ce sceptique va finir sa carrière de démolisseur, en jetant le pays, pour le compte britannique, dans la plus désastreuse des aventures. Ce sera son dernier coup de pioche.

J'ai la conviction que cet avenir est proche, car l'Angleterre ne peut reculer davantage devant l'envahissante et commerciale Allemagne. Les hommes d'État anglais ne sont pas comme les nôtres gens à courte vue, vivant au jour le jour. Ils savent que quand Guillaume II aura achevé l'exécution de son programme naval, l'Empire allemand sera des plus redoutables sur mer et que les chances britanniques diminueront d'autant. Ils savent que s'ils tardent trop, l'armée française dont la désagrégation est rapide, ne sera plus en état de remplir son rôle d'alliée sur les Vosges. Ils peuvent craindre surtout que leur agent Clémenceau ne soit plus là pour tenir le coup et leur intérêt veut qu'ils précipitent les événements.

Or l'intérêt britannique mène aujourd'hui le monde.

Et au jour fixé par Édouard VII, le grand choc aura lieu.

Nous jouerons en Occident contre les Allemands le rôle que les Japonais ont joué en Orient contre les Russes.

Seulement nous ne le jouerons pas victorieusement comme les jaunes.

Peu importe, d'ailleurs, à l'Angleterre. Que la France soit envahie, saignée aux quatre veines, le but visé par l'impérialisme britannique n'en sera pas moins atteint. L'Allemagne même victorieuse, épuisée par sa lutte contre nous, laissera le champ libre à sa rivale pendant cinquante ans. Comme me le disait un officier allemand qui s'exprimait en un français de traduction: « Le Français aura pour eux tiré du feu les châtaignes. »

L'Angleterre, d'ailleurs, a-t-elle jamais agi autrement ?

Et comment pouvons-nous encore nous laisser prendre au mirage de l'alliance qui nous a fait jouer en Crimée un rôle de dupe, de l'alliance qui nous a manqué le jour où nous en aurions eu le plus besoin.

C'est en 1870 que la Grande-Bretagne aurait

dû prévoir le danger qu'elle court aujourd'hui. Si elle ne nous avait pas abandonné ce jour-là, la France ne manquerait pas à l'équilibre du monde et l'implacable Angleterre ne lui demanderait pas aujourd'hui un concours qui peut nous coûter l'existence.

Que cette Angleterre reste donc seule aujourd'hui en présence de notre ennemi d'autrefois.

*
* *

J'ai toujours été optimiste.

Jusqu'à ces dernières années, il m'eût semblé proférer un blasphème en doutant de la valeur de notre armée et j'ai écrit vingt-deux livres pour l'exalter, pour la placer très haut dans l'esprit des jeunes Français.

Quand je sentis la déchéance, quand notre armée, minée par les excitations des sans-patrie, commença à s'affaiblir, je voulus me persuader que l'armée allemande, elle aussi, était atteinte par la contagion, comme l'affirmaient nos socialistes. Je voulus la connaître

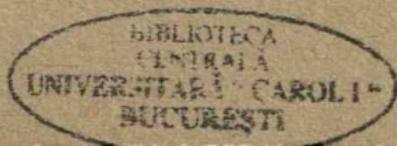
autrement que par les cours techniques, les livres et les journaux.

Je voyageai en Alsace-Lorraine, en Bavière, en Westphalie, puis l'occasion favorable entre toutes s'étant présentée, je partis aux manœuvres impériales de Silésie comme correspondant de *l'Éclair*.

49399
Je vis d'abord sur la frontière de Pologne manœuvrer trois corps d'armée et j'assistai à leur dislocation. Je revins par le Palatinat où j'en vis évoluer un autre, ce dernier muni de l'artillerie nouvelle.

Je me suis mêlé aux régiments, les suivant dans les marches, au bivouac, au combat, essayant de voir toutes les armes à l'œuvre et de saisir sur le vif l'action du commandement.

J'ai interrogé des officiers, des soldats, des bourgeois, des ouvriers, des membres des « Kriegervetene », des attachés militaires. J'ai réagi contre tout chauvinisme qui m'empêcherait de rendre justice à l'armée adverse, et surtout contre tout parti pris politique, capable d'accentuer mon pessimisme à l'égard de la nôtre.



La politique, d'ailleurs, n'a rien à voir dans cette étude.

Elle est exclusivement militaire.

Je demande au lecteur de cette brochure de vérité de relire d'abord les articles que j'ai rapportés de là-bas et que j'ai complétés au retour ; puis de parcourir le parallèle que j'y ajoute, pour montrer, à côté de cette peinture de l'armée allemande, l'état actuel de l'armée française.

Je lui demande surtout de ne pas s'indigner si la conclusion que j'en tire est angoissante. L'optimisme, quand il n'est plus étayé par la foi, devient mensonge, et je n'ai plus foi dans la valeur de l'armée d'aujourd'hui.

Je n'ai plus la foi, non parce que j'ai quitté cette armée — ce qu'on ne manquera pas de dire — mais parce depuis que je l'ai quittée, j'ai vu, observé, voyagé ; parce que, depuis un an surtout, le mal qui ronge le commandement, les cadres et la troupe a fait des progrès effrayants.

Et j'estime que dissimuler ce mal ou endormir l'opinion, est aussi criminel que de répéter le mot de jadis : après nous, le déluge !

AUX MANŒUVRES IMPÉRIALES DE SILÉSIE

CHAPITRE PREMIER

SOUVENIR AUX CHASSEURS DU 1^{er} BATAILLON. — LES « AUTRES ». — UNE COMPARAISON. — LA GRANDE REVUE DE BRESLAU.

Breslau, 6 septembre.

Au passage de tous ces bataillons qui se concentrent pour les manœuvres de Silésie, je ne puis chasser une profonde impression de mélancolie. Car l'an dernier, à pareille date, je manœuvrais dans l'armée A du regretté général Dessirier, et mon souvenir va aux chasseurs du 1^{er} Bataillon. Ces jours-ci ils ont émerveillé le ministre, aux manœuvres de cavalerie de l'Aube. Après une

longue marche sous la lourde chaleur, à 2 heures du soir, ils sont passés devant lui allégrement, fièrement, sans traînants. J'ai lu cela sur une lettre où un des officiers de la suite du ministre, écrivant à un ami, avouait l'émotion qu'il en avait ressentie, et j'en ai été tout remué. Qu'on me pardonne donc ce souvenir lointain que je leur adresse en allant voir manoeuvrer *les autres*.

Les autres ! j'ai dans la mémoire la vision très nette de bataillons comme ceux qui passent en ce moment, casque en tête ; ils se succédaient jour et nuit devant la porte de mes parents. C'était à Neufchâtel, aux portes de Reims. Ceux-là revenaient de Sedan. J'avais quinze ans et je comprenais. Aujourd'hui, quand j'entends les jeunes d'aujourd'hui s'égarer dans les rêveries d'humanitarisme, je me dis : « S'ils avaient vu cela ! »

Les bataillons de Sedan chantaient en traversant les rues silencieuses ; ils chantaient, non comme les nôtres, des chansons de marche choisies par les plus débrouillards de la compagnie dans un répertoire plus ou moins risqué, mais la chanson patriotique à plusieurs voix que l'instituteur leur avait apprise à l'école contre l'*Ennemi héréditaire*.

Quelles chansons apprendraient aujourd'hui à nos petits Français la moitié des instituteurs des

Amicales, si les écoles de chant étaient obligatoires chez nous comme en Allemagne ?

On en peut juger par leur enseignement d'à présent : la Patrie, une invention surannée l'armée qui la couvre, un luxe inutile ; les officiers qui apprennent aux Français à défendre leur foyer, des rétrogrades inintelligents.

Pauvres primaires ! Qu'on leur offre donc, a titre de voyage de vacances, le spectacle de ces masses prussiennes évoluant avec une discipline parfaite, de ces drapeaux à qui nul Allemand ne refuse le salut, de ces socialistes-démocrates surtout qui, une fois le « pickelhaub » en tête, marcheront contre la France comme en 1870, sans une hésitation.

Et s'ils ne sont pas convaincus, par cette vision de force toujours menaçante, de la nécessité de tenir toujours en haleine une force pareille, qu'ils prennent garde d'entendre la génération qui suivra la nôtre maudire leur criminel enseignement, générateur de nouvelles défaites !

LE PRESTIGE DU KAISER. — MISE EN SCÈNE
IMPRESSIONNANTE

Breslau, 7 septembre.

En voyant entrer Guillaume II à Breslau dans

cet uniforme de cuirassier blanc qui est certainement le plus imposant et le plus guerrier de tous ses uniformes, j'admiraï avec quel art de mise en scène le successeur du grand Frédéric s'offre aux populations et combien profondément il a su enfoncer son prestige dans la masse du peuple allemand, en se montrant à lui, à la fois magnifié par la puissance impériale et auréolé par ses affections de famille.

C'est l'Impératrice qui ouvre la marche dans une voiture à la daumont, et la douceur très remarquée de son sourire semble être là pour atténuer la sévérité de la physionomie du maître. Lui, est à cheval derrière elle, grandi par l'aigle d'or qui s'accroche à son cimier, et autour de lui quatre de ses six fils, au regard souriant, sveltes, très jeunes et vraiment charmants, achèvent de conquérir les cœurs. Les *hoch* s'élèvent, frénétiques, répercutés par les vieilles maisons au profil gothique, et dans cette antique cité aux origines slaves, débordant d'une foule bariolée venue du fond des provinces, le spectacle est incomparable.

Tout d'ailleurs concourt à accroître l'impression de l'étranger, du Français surtout. Sur le passage du cortège se dresse la superbe statue équestre de Guillaume I^{er}, et un peu plus loin

celle de Blücher : *Mit Gott, für Kœnig und Vaterland*, lit-on sur le socle du fougueux maréchal. Celui-là aussi fut notre vainqueur : il connut la revanche d'Iéna et le statuaire a bien fait de le représenter à pied, une épée nue à la main, car ce fut un rude entraîneur de bataillons. Mais je ne lui pardonne pas d'avoir voulu faire fusiller Napoléon I^{er} après Waterloo. Une idée aussi monstrueuse ne serait pas venue à un véritable grand homme.

L'Empereur passe et, involontairement, je regarde les fenêtres multicolores des maisons qui sont en face, car je pense à la bombe qui jaillit d'une maison semblable et ensanglanta le cortège nuptial d'Alphonse XIII. Mais la police allemande est autrement faite que la police espagnole : pour mon compte, j'ai reconnu, au bout de quelques heures d'arrivée, un fort gaillard en chapeau mou attaché à mes pas. Il suffit pour cela d'un peu d'habitude.

L'escorte impériale est composée de cuirassiers blancs. Ce sont des hommes superbes comme les aimait le père du grand Frédéric, ce Frédéric-Guillaume qui faisait recruter jusque parmi les mousquetaires de Louis XIV, les grenadiers géants de sa garde. Leur tenue est impeccable, mais je n'en vois que deux pelotons là où

j'attendais tout un régiment. On n'abuse pas des escortes en Allemagne et j'aurai l'occasion de refaire cette remarque en voyant circuler les généraux d'infanterie, commandants d'armée ou de corps d'armée.

L'Empereur est calme, plutôt grave.

Il salue en levant à hauteur des yeux son bâton de maréchal. Il faut venir dans ce pays pour y revoir ce bâton de commandement, si connu jadis, puisque « tout Français l'avait dans sa giberne ». C'est l'emblème dont Chanzy a dit : « Que le général français qui veut gagner le bâton de Maréchal aille le chercher au delà du Rhin ! »

LA REVUE. — LA PARADE. — L'ATTITUDE DE
L'EMPEREUR ET DES TROUPES

La revue des troupes en Allemagne précède les manœuvres au lieu de les suivre comme en France. Notre manière de faire paraît préférable, car c'est lorsque les troupes ont peiné, subi des déchets, donné leur effort, qu'il est utile de les juger dans une revue finale. La revue à laquelle nous assistons le lendemain de l'entrée de Guillaume II à Breslau n'a rien d'une revue de ce genre. C'est la parade dans toute son ampleur, et aussi dans

toute sa beauté. Car il est inutile de le nier et il serait maladroit de ne pas le reconnaître, l'armée allemande atteint dans ce spectacle spécial une véritable perfection. Les mouvements préliminaires sont exécutés avec un ensemble, une souplesse, une rapidité qui ne peuvent être dépassés. Pas un commandement : tout se fait à la muette et par signes, comme on est arrivé à le faire dans quelques-uns de nos corps d'armée ; l'exécution a lieu avec une précision égale à celle que donnerait le commandement à la voix.

L'alignement est impeccable, l'immobilité absolue. Le pas de parade que je trouve ridicule quand un homme l'exécute isolément, donne une impression tout autre quand un régiment le martèle pour ainsi dire avec trois bataillons massés. Alors, on a la sensation d'une force disciplinée partie pour ne plus s'arrêter, et s'il est vrai que des troupes prussiennes ont pu l'employer sur un champ de bataille, dans certaines circonstances, je comprends l'effet produit sur l'adversaire. Si les vieux soldats de Brunswick en avaient fait usage à Valmy, ils eussent peut-être été moins mal reçus par les jeunes soldats de Kellermann.

Trois divisions d'infanterie, neuf régiments de cavalerie et dix groupes d'artillerie sont passés

dans un flamboiement de couleurs et un orage de cuivre, et pendant deux heures l'Empereur ne s'est départi de l'immobilité militaire que pour saluer les drapeaux. Trois fois il a quitté sa place pour aller prendre le commandements des régiments dont il est colonel.

Ceux-ci l'attendaient, interrompant leur défilé.

Remettant son bâton de maréchal à un officier d'ordonnance, Guillaume II se portait alors au devant d'eux au petit galop, tirait le sabre, répondait au salut du colonel titulaire et commandait d'un signe la reprise de la marche. En passant devant le commandant du VI^e corps, il saluait d'un geste large et venait prendre place à ses côtés, subordonné d'un instant, regardant défiler et présentant son régiment au chef militaire.

Quand arrivait le régiment suivant, il redevenait l'Empereur et le geste de soumission qu'il avait fait un instant auparavant prenait alors un caractère de grandeur tout particulier.

A leur tour de bataille défilèrent devant lui le roi de Saxe, chef d'un régiment d'artillerie, et la princesse de Saxe-Meiningen, chef du 11^e Régiment de grenadiers.

Guillaume n'a plus à la revue l'air grave de la veille. Au milieu de cette armée, la vraie famille des Hohenzollern, il est tout à fait lui-même : son

visage se détend, il a l'air heureux et je parlerai demain de sa revue des Kriegerverein qui m'a particulièrement frappé.

L'ARTILLERIE

J'ai discerné dans l'artillerie la division des mitrailleuses qui sont destinées à opérer avec la cavalerie, et surtout les quatre batteries de mortiers de 15 centimètres qui viennent d'être introduites dans l'artillerie allemande. L'emploi de l'artillerie à gros calibre sur les champs de bataille est une des grosses questions à l'ordre du jour, depuis la campagne de Mandchourie.

Les batteries de campagne du VI^e corps sont de l'ancien modèle, ce qui n'a rien de surprenant, car il est bien certain que ce n'est pas à la frontière russe que Guillaume II a mis les premières batteries à tir rapide sorties de l'usine Krüpp. Elles sont dans l'Ouest-allemand qui est notre Est à nous. Mais il faut qu'on sache que de ce côté notre supériorité demeure acquise pour longtemps encore, car non seulement l'armée allemande n'a pas encore achevé la transformation de ses pièces en canons à tir rapide, mais encore la rapidité de tir de sa nouvelle artillerie *n'atteint et*

n'atteindra pas la nôtre, à cause de la séparation de l'obus et de la charge, à cause aussi du fonctionnement imparfait de la bêche d'affût.

LES AUTOMOBILES VOLONTAIRES

Un nouvel élément dont nous allons voir le fonctionnement pendant les manœuvres est celui que vont fournir les automobiles volontaires aux armées de manœuvres. Un corps de cinquante automobiles a été formé, auquel sont adjointes de nombreuses motociclettes. Je souhaite à ces dernières un autre temps que celui qui caractérisa la même saison en 1813, dans le pays que nous allons parcourir.

Car c'est à l'ouest de Liegnitz, dans cette zone rendue célèbre par la funèbre retraite du maréchal Macdonald et la destruction de la division française du général Puthod, que nous allons voir manœuvrer le VI^e corps inspecté par l'Empereur à Breslau.

Les III^e et V^e corps lui sont opposés. Nous ne les trouverons qu'au delà de Liegnitz : les deux partis sont séparés par une zone de 50 à 60 kilomètres.

LE « TILLEUL DE BLUCHER »

J'ai découvert sur la carte, tout près de la Katzbach de lugubre mémoire, un point marquant topographique qu'on appelle le *Tilleul de Blücher*. Je me suis dit que Guillaume II ne manquerait pas cette occasion de pousser son cheval dans les traces de l'indomptable maréchal. Peut-être même y aura-t-il de ce point dominant le plateau de la lutte du 26 août 1813 des choses intéressantes à voir.

Il y aura surtout pour un Français le souvenir des anciens qui sont restés dans ces ravins, arrêtés par les cours d'eau débordés, sabrés par les cavaliers prussiens parce que leurs fusils mouillés ne partaient plus. Se souvient-on que pendant 70 heures en ce fatal mois d'août 1813, la pluie tomba sans interruption, que les vivres manquèrent, que les soldats durent partir en maraude pour ne pas mourir de faim, qu'ils étaient jeunes enfin, les vieux étant restés de l'autre côté de la Bérésina ?

On doit venir bien rarement de France voir leurs tombes au fond de cette Silésie lointaine. Si je retrouve quelques croix épargnées par le temps, je les fleurirai et je penserai mélancoli-

quement au dernier mot de la devise du vieux Blücher : *Für Vaterland !...*

Pour la Patrie ! criait-il en s'élançant à la tête de ses bataillons.

Que criera donc l'entraîneur d'hommes qui nous conduira un jour, si on laisse profaner plus longtemps par des criminels ou des snobs, le mot qui a fait faire de si grandes choses aux Français de 1813?

CHAPITRE II

LE KAISER ET LES « KRIEGERVEREINE ».

— UNE FORCE GOUVERNEMENTALE. —

DEUX MILLIONS QUATRE CENT MILLE
ADHÉRENTS.

Breslau, 8 septembre.

Une des visions qui donnent l'idée la plus exacte de l'esprit militaire de l'Allemagne est certainement celle de ces longues théories d'anciens soldats se rendant à une revue de l'Empereur et redevenant pour quelques heures, sous le vêtement civil, les soldats raides et attentifs d'autrefois. Cet élément constitue d'ailleurs l'une des forces gouvernementales les plus solides, car, avec le chiffre énorme de *deux millions quatre cent mille* adhérents recrutés à l'heure actuelle par le *Kriegerbund*, l'État pos-

sède partout des centres de loyalisme dont le rayonnement s'étend jusqu'au fond des provinces.

Aussi, désireux de montrer aux lecteurs de *l'Éclair* les progrès, l'esprit et l'influence des *Kriegervereine* — c'est le nom sous lequel les Sociétés militaires sont le plus connues — j'ai laissé à dessein de côté, dans ma dernière lettre relative à la revue impériale, la part qui leur a été attribuée : on se convaincra aisément par ce qui suit qu'il n'y a pas d'assimilation possible entre l'action de ces Sociétés et celle de nos sections de Vétérans.

Précédés d'une musique militaire, douze mille anciens soldats se sont formés en colonne par quatre et se sont mis en marche pour le champ de manœuvres où avait lieu la revue. Le plus grand nombre était en tenue civile, redingotes et chapeaux à haute forme, et les amateurs de pittoresque auraient pu voir, parmi ces couvre-chefs, des modèles d'une forme extraordinaire importés du fond de la Silésie. Beaucoup étaient coiffés de casquettes multicolores ; d'autres enfin avaient revêtu, suivant leur droit, l'uniforme d'officier ou de sous-officier de landwehr. Tous avaient une ou plusieurs médailles commémoratives, et chaque groupement important : Breslau, Lie-

gnitz, Glogau, etc., marchait derrière un drapeau richement brodé. Ces douze mille vétérans firent en ordre les six kilomètres qui les séparaient du terrain de manœuvres et vinrent occuper une longue ligne qui leur avait été réservée devant les tribunes. Ils y restèrent debout pendant les trois heures que durèrent l'attente et la revue elle-même : parmi eux il y avait de vieux soldats de Sadowa et même de Duppel, qui ne pouvaient pas avoir, par conséquent, moins de 64 ou 65 ans. Quand l'Empereur parut, ils exécutèrent leur garde-à-vous automatique d'autrefois, et ce fut par eux que la revue commença.

L'ENTHOUSIASME POUR L'« EMPEREUR-SOLDAT »

Le Guillaume II, que je vis alors de plus près encore que la veille, ayant pu trouver place dans les tribunes, n'était plus l'Imperator de l'entrée à Breslau. Souriant, l'air heureux, il s'arrêtait fréquemment, adressant quelques paroles familières à ceux qui avaient le plus de médailles ou qui portaient les drapeaux : « Ah ! vous étiez à Mars-la-Tour, dit-il à l'un d'eux ; *eh bien, vous avez dû considérablement travailler, ce jour-là.* » Et sur tous les visages se lisait une respectueuse

émotion : on sentait que tous ces cœurs de soldats débordaient d'admiration et de dévouement pour cet Empereur-soldat.

Avec quelle fougue ils poussaient les trois « hoch » d'usage, lorsque Guillaume, quittant sa place et prenant le galop, allait se placer à la tête d'un de ses régiments. La foule, d'ailleurs, leur faisait chorus, mais, détail caractéristique, d'un côté comme de l'autre, aucune manifestation de sympathie ne partit à l'adresse des soldats eux-mêmes. C'est en silence que l'énorme public entassé là vit défiler le VI^e corps, et je comparais à ce que j'avais vu à Longchamps le 14 juillet dernier : la foule acclamant Saint-Cyr, les pompiers, les zouaves, l'artillerie, les corps qui défilaient le mieux ou ceux qu'elle est accoutumée à applaudir, et n'ayant pas un mot pour Fallières. C'est qu'ici, nous sommes en féodalité, et tout y gravite autour de l'Empereur, les acclamations comme le reste.

LE ROLE NATIONAL DES « KRIEGERVEREINE »

Les *Kriegervereine* ont donc pris, depuis leur origine qui remonte à 1813 et leur existence officielle qui fut consacrée par Frédéric-Guil-

laume III, une extension énorme. Les Sociétés sont au nombre de 24.000 et le nombre de leurs adhérents s'accroît de *cent cinquante mille par an*. C'est donc avec raison que le *Militär Wochenblatt* a pu dire : « Les associations d'anciens militaires ont un rôle national qui dépasse leur rôle social : *elles doivent combattre le socialisme*. Chaque nouvelle adhésion au *Kriegerverein* est une victoire remportée sur les socialistes-démocrates. »

Outre le maintien de l'esprit militaire et l'exaltation du sentiment national, les *Kriegervereine* se sont donné comme tâche d'aider leurs membres malheureux, d'attribuer à leurs vieillards des pensions qui peuvent aller jusqu'à 1.000 marks et d'élever leurs orphelins. Ils ont une caisse d'assurance de 16 millions de marks et quatre orphelinats placés sous le patronage de l'Impératrice.

Enfin, il est une de leurs œuvres, celle d'Alsace-Lorraine, qui s'est chargée du soin pieux d'entretenir les tombes des combattants de 1870. Il y a deux ans, arrêté devant la tombe du lieutenant de Vésins, en territoire allemand, sur la route de Rezonville, j'y lisais l'inscription touchante que je rappelais à Rouen, il y a quelques mois : *Passant, va dire à ma mère que je suis*

tombé ici en soldat et en chrétien ! Et j'étais surpris de voir, au sommet dudit monument, un bouquet de fleurs des champs fixé par un ruban aux couleurs allemandes. J'avais d'ailleurs remarqué chaque année sur chacune des milliers de tombes qui parsèment le vaste champ de bataille des 16-18 août 1870, ce même bouquet de fleurs des champs et constaté que les combattants des deux nations enterrés côte à côte étaient honorés indistinctement.

Je sais aujourd'hui que c'est la Ligue provinciale des Alsaciens-Lorrains qui remplit ce pieux devoir, et la *Revue internationale* a pu dire en parlant de leur œuvre « qu'elle produit sur la population de Metz une impression profonde, en transformant ces fêtes du souvenir en fêtes de la paix et de la réconciliation ».

Pourquoi faut-il que ce dernier mot sonne faux à nos oreilles, et comment oublier que la terre où dorment ces morts et qu'ornent ces fleurs a été française et devrait un jour le redevenir ?

UN TOAST DU KAISER

Les manœuvres impériales proprement dites ne commenceront que lundi : actuellement, tout

est aux fêtes, réceptions et inaugurations impériales. Hier l'Empereur a donné un grand dîner militaire de 270 couverts, et son toast, que reproduisent ce matin les journaux locaux, fut le suivant :

« Je ne puis rien ajouter à l'expression du contentement que j'ai montré après la revue. J'exprimerai encore seulement, mon cher Woyrsch (commandant du VI^e corps), la satisfaction que j'éprouve de voir se confirmer la valeur de votre corps d'armée. Celui qui a vu, il y a trente-six ans, les bataillons de ce corps défilier comme des hommes de fer à la suite de leurs drapeaux déchirés par les balles, celui-là pourrait juger que depuis dix ans nous n'avons pas travaillé inutilement. Le VI^e corps est dans une situation excellente. Nous y voyons des régiments portant des noms célèbres, l'un fier de porter le chiffre de S. M. le roi de Saxe, l'autre, mon Régiment de la Garde, le plus ancien de l'armée. Ils servent sur un sol consacré par l'histoire. Il y a cent ans que le pays s'est écroulé sous le poids d'épreuves terribles envoyées par le ciel. Aujourd'hui, le monde peut voir que nous n'avons pas oublié notre devoir qui était de travailler, et trois campagnes victorieuses sont là pour l'attester.

« Je lève mon verre à la santé du VI^e corps et de nos régiments en y comprenant les régiments saxons que Sa Majesté nous a fait l'honneur de commander en personne et particulièrement mon nouveau régiment de hussards. Vivent les régiments ! Hurra ! Hurra ! Hurra ! »

Rien de particulier, par conséquent, dans ce toast qui ne sort pas des généralités habituelles. Mais il n'en faut pas moins constater que la fête de Sedan, qui semblait prête à tomber en désuétude, a été célébrée, cette année, avec l'éclat de jadis, et que le congé de trois jours, dit *Congé de Sedan*, attribué aux écoles, a été inauguré cette année.

..

Breslau ne loge que des états-majors, puisque les troupes sont bivouaquées. Mais de nombreux officiers et sous-officiers de troupe ont dû obtenir la permission de venir passer la soirée dans la ville pour la retraite aux flambeaux, car les *Restauration* et *Brauerei* sont remplies d'uniformes appartenant à toutes les armes.

Je ne puis pas ne pas faire remarquer à cette occasion quel absolu respect de la tenue et quelle rigoureuse observance des marques extérieures de respect on trouve du haut en bas de l'échelle

militaire. Dans les rues, dans les cafés, partout, officiers et sous-officiers échangent les saluts les plus corrects. Ils ne se lassent point. Un groupe de sous-officiers se lèvera cinquante fois, s'il le faut, dans sa soirée, si cinquante supérieurs passent successivement près de la table où il dîne. Un officier entrant ira saluer les uns après les autres à leurs tables respectives les camarades ou supérieurs présents.

Exagération, raideur germanique, caporalisme absurde, diront certains. Non pas !

Ces manifestations de déférence ne sont point seulement le poli qui donne à une arme son reflet brillant : elles sont encore la marque certaine que l'arme est bien trempée. J'admets parfaitement qu'elles ne peuvent revêtir en France la forme un peu raide qu'elles ont en Allemagne ; mais soyez sûr qu'elles donnent naissance dans une armée à une mentalité nécessaire. Cette mentalité peut prêter à des plaisanteries faciles en temps de paix de la part de nos frondeurs professionnels ou de nos bourgeois millionnaires, mais au jour du danger elle se retrouve sous forme d'obéissance utile et de solidarité féconde.

Cette fierté de l'uniforme, dont nous n'avons pas d'ailleurs à nous moquer, car le Français aime autant que quiconque, galons, croix et plu-

mets, cette fierté, dis-je, se traduit par un sentiment profond de l'honneur. C'est la *Voix des choses* dont mon éminent ami de Saint-Auban s'est fait un jour l'éloquent écho.

Hier soir, retraite aux flambeaux avec 2.000 soldats porte-torches, aspect féerique de la Schlossplatz, enthousiasme indescriptible de la foule.

Comme nous avions à franchir pour la voir un véritable mur humain, je m'adressai pour être mieux placé à un agent de police.

Mon accent me trahit aussitôt. « Vous êtes Français ? » me demanda-t-il. Sur ma réponse affirmative, il expliqua à la foule qu'il fallait laisser passer des Français au premier rang, ce qui fut fait sans récriminations, ni bousculades. Là nous trouvâmes un groupe de *Kriegervereine* faisant la haie et ma surprise fut grande en voyant leur porte-drapeau soulever sa casquette.

— Hoch ! hoch ! hoch ! la France ! fit-il en nous saluant.

Je ne commente pas un fait aussi caractéristique, je me borne à le raconter. Manifestement un ordre d'en haut circule, recommandant vis-à-vis des Français plus que de la correction et nous en avons maintes fois éprouvé les effets.

*
**

Ce désir de rapprochement n'est pas d'hier, et s'il faut s'étonner de quelque chose, c'est qu'il ait survécu à l'avortement des tentatives de jadis.

Je me souviens à ce propos d'un mot impérial qui n'a jamais été rapporté et qui vaut cependant la peine de l'être.

Je le tiens d'un de nos attachés militaires.

L'Empereur un jour causait familièrement avec lui, et parlant des sentiments professés par notre nation à l'égard de sa personne, il s'étonnait que les siens propres ne fussent pas mieux compris en France.

— Sire, répondit à mi-voix le commandant X..., *il y a l'Alsace-Lorraine !*

Guillaume II fixa son interlocuteur de ses yeux clairs, puis il articula lentement :

— *Le temps est un grand maître !*

Le temps a marché, puisque cette phrase est vieille de plus de dix ans.

Comment pouvait-on la comprendre ?

CHAPITRE III

MARCHES DE GUERRE. — ENGAGEMENT DE
CAVALERIE. — BELLE ATTITUDE DES RÉ-
SERVISTES. — LE FANTASSIN ALLEMAND.
— LE GÉNÉRAL VON HÖSELER.

Liegnitz, 11 septembre.

La période de revues et de réceptions qui tient une grande place dans les manœuvres impériales est terminée et les manœuvres proprement dites ont commencé par « des marches de guerre », exécutées le 10 par les deux partis; l'un, le rouge, formé du VI^e corps (Breslau); l'autre, le bleu, formé des III^e (Berlin) et V^e corps (Posen).

La supériorité du parti bleu sur le rouge n'est qu'apparente, et il y a à peine un millier d'hommes de différence d'une armée à l'autre, car le VI^e corps a été renforcé par la 41^e division et toutes ses

unités ont été mises sur le pied de guerre. Alors que les troupes allemandes ne manœuvrent jamais qu'à 120 ou 130 hommes par compagnie, nous comptons au VI^e corps des compagnies de 200 hommes, chiffre qu'elles auraient réellement en campagne après le déchet des premiers jours.

C'est le général d'infanterie Woyrsch qui commande le parti rouge et le général Lindequist, adjudant général de l'empereur, qui dirige le parti bleu. Le kaiser s'est réservé la direction et l'arbitrage suprême.

LE TERRAIN DES OPÉRATIONS

Le terrain sur lequel vont se dérouler les opérations de ces trois jours étale sur la rive gauche de l'Oder son fouillis de mamelons et de bois que découpent les innombrables affluents et sous-affluents du grand fleuve silésien. Parmi eux, la Bober et la Katzbach dont les noms nous sont connus par la campagne de 1813. Au centre, la ville de Liegnitz et toute proche celle de Goldberg dont le nom est inscrit sur le drapeau de notre 148^e à la suite du brillant succès qu'y remporta sur Blücher le général Lauriston.

C'est un terrain superbe où toutes les surprises sont possibles et où l'art du défilement peut être cultivé également par les trois armes. Mais il ne faut pas nous attendre à voir se renouveler sur les bords de la Katzbach les combats du premier Empire; la longue portée des armes actuelles rendrait invraisemblable une lutte comme celle qui s'est passée à Goldberg et l'hypothèse générale qui préside aux manœuvres de 1906 n'a elle-même rien de commun avec les situations respectives de Macdonald et de Blücher.

La journée d'aujourd'hui a été employée par le parti bleu à rapprocher l'un de l'autre ses deux corps d'armée séparés par une distance de 40 kilomètres, et par le parti rouge qui arrive de Breslau à prendre l'offensive dans les environs de Liegnitz.

LES CAVALERIES BLEUE ET ROUGE. — LA RENCONTRE

Les deux cavaleries, de force sensiblement égale, vinrent rapidement au contact et eurent un engagement aussi rapide qu'intéressant à l'ouest de Parchwitz; ce village offre, sur la Katzbach, un point de passage que les deux partis avaient un égal intérêt à s'assurer le plus tôt possible.



Les Grandes Manœuvres Impériales Allemandes en Silésie : L'Empereur et son Etat-Major, groupés autour du Fanion Impérial, observant la manœuvre près Wahlstadt.

Cette première rencontre dénota chez la cavalerie rouge une promptitude d'initiative remarquable. A l'annonce que la cavalerie bleue venait d'entrer dans Parchwitz, les escadrons rouges jaillirent de tous côtés ; quelques-uns, en observation à 2 kilomètres de là, vers Hemersdorf, prirent de suite le galop pour ne pas donner le temps à l'ennemi de déboucher sur le plateau ; leur allure, insensée en apparence sur un aussi long parcours, leur permit de joindre les escadrons ennemis qui gravissaient les pentes, et donna le temps à la division de mitrailleuses d'arriver à son tour. A peine lesdites pièces avaient-elles annoncé leur présence par le crépitement caractéristique de leur salve, qu'une batterie à cheval déboucha à son tour et canonna les éléments de la division bleue qui commençaient à se montrer sur les crêtes en face. Cette dernière dut rétrograder.

De cette succession d'efforts aussi efficaces qu'opportuns résulte de suite une impression très nette. « Marcher au canon, soutenir son voisin sans attendre d'ordres », telle est toujours la devise de l'armée allemande, devise qui a fait la plupart de ses succès, de même que la passivité à outrance a amené les désastres russes. S'il est une arme, d'ailleurs, où l'initiative soit une

qualité primordiale, c'est la cavalerie, car les occasions y sont fugitives et les moments d'intervenir généralement très courts.

La cavalerie rouge victorieuse a aussitôt couvert le terrain de patrouilles audacieuses et poursuivi sa marche, *pour chercher l'infanterie*, m'a dit un sous-officier de cuirassiers blancs, et j'ai constaté ainsi que la cavalerie d'exploration chez nos voisins ne se laisse pas détourner, par l'appât d'une belle charge, de sa mission essentielle qui est de *percer jusqu'aux masses d'infanterie et de renseigner le commandement à leur sujet*.

Quand j'arrive au pont de Parchwitz, qui est le prix de ce succès, je le trouve déjà occupé par une section d'infanterie rouge. Et comme je m'en étonne, puisque les têtes de colonne des divisions sont à plus de 10 kilomètres en arrière, on me montre deux voitures de réquisition qui viennent d'amener les fantassins au grand trot.

La solution n'est pas neuve, mais il faut reconnaître qu'elle a été appliquée avec prestesse et opportunité.

Ce rôle d'occupation des points d'appui sera souvent tenu chez nous par les compagnies cyclistes.

Mais c'est l'infanterie que je veux voir sur la

route et je rejoins à toute vitesse d'automobile les colonnes de la 41^e division qui entrent à Neumarkt. Je tombe bien, car c'est elle qui contient les trois bataillons dont on m'a parlé comme étant uniquement composés de réservistes.

DISCIPLINE ET INSTRUCTION

Eh bien, je dois le dire parce que cela est, je n'ai pas constaté de différences entre eux et les bataillons actifs. Déjà à la revue de Gandau, ils avaient parfaitement défilé. Sur la route ils observent une rigoureuse discipline de marche. Les rangs sont à leur distance, les officiers et sous-officiers à leur place, un profond silence est observé parce que l'ennemi n'est plus loin : le pas est bien réglé, le côté gauche de la route rigoureusement dégagé pour permettre la circulation à toute allure des voitures du nouveau corps d'automobiles.

Je regarde attentivement les hommes des bataillons actifs : ils ont tous une superbe apparence de santé, ce qui ne m'étonne point, puisque, sur le contingent de 570.000 hommes que lui fournissent les ressources de son recrutement annuel, l'armée peut choisir, ayant à peine besoin de la moitié de ce chiffre.

Ils sont gais, très jeunes, la plupart imberbes, avec de larges faces joufflues et en général une physionomie intelligente et rieuse que je ne leur connaissais point. Je sais d'ailleurs depuis hier que sur l'ensemble du recrutement de l'an dernier *il y a eu en tout* 135 ILLETTRÉS et je ne veux pas mettre en regard de ce chiffre celui que je connais et qu'a fourni l'an dernier notre enseignement obligatoire ; la comparaison serait trop cruelle.

En Allemagne, tout enfant doit aller à l'école jusqu'à 15 ans. Au premier manquement, les parents sont avertis, au deuxième ils ont une amende, au troisième ils vont en prison. Aussi presque tous les soldats savent lire une carte, et j'ai trouvé plusieurs *gefrente* parlant un peu de français que, même sur cette frontière russe, on leur apprend à l'école.

Tous les officiers parlent français. Pour ceux qui entrent à l'Académie de guerre, le français et l'anglais sont obligatoires.

Les sous-officiers surtout attirent mon attention dans ces régiments de manœuvres, car ils ont véritablement bonne tournure et paraissent jouir d'une grande autorité.— Comme ils forment pour ainsi dire l'ossature de l'armée, il importe de savoir que le nombre de leurs rengagés augmente chaque

année dans des proportions que nous devons renoncer d'atteindre, surtout avec la loi de deux ans.

C'est ainsi que le dernier budget allemand accuse une augmentation sensible de 2.582 sous-officiers rengagés, ce qui en porte le nombre à 83.966.

Nous n'en avons pas 40.000 !

LE CHARGEMENT DU FANTASSIN

Je ne vois pas un seul homme sans sac et d'ailleurs il ne semble pas qu'il y ait derrière les bataillons de voiture pour recueillir les sacs des hommes fatigués. C'est peut-être le moyen de décourager les carottiers, de même que certains prétendent éviter les malades en supprimant les médecins,

Le fantassin allemand ne semble pas peiner sous son chargement et marche le corps droit, l'arme sur l'une ou l'autre épaule ; il ne la met pas à la bretelle, sans doute à cause de la proximité de l'ennemi. Ce chargement est d'ailleurs comme poids inférieur au nôtre, bien qu'il comporte la petite lente avec ses trois supports. Le soldat n'a



que deux grosses cartouchières par devant. Il est doté de la marmite individuelle.

Chaque soldat a un outil : on vient de reconnaître également chez nous, après en avoir diminué le nombre, qu'il fallait en revenir là. Mais en Allemagne cet outil sert *constamment* pendant les manœuvres, alors qu'on ne l'utilise chez nous qu'*exceptionnellement*.

Or, chacun sait que la fortification du champ de bataille a acquis de nos jours une importance capitale. Le soldat allemand porte la bêche suspendue au ceinturon et reliée par une courroie au sabre-baïonnette pour éviter les heurts. Un certain nombre de *gefrevite* ont leur baïonnette transformée en scie pour les travaux de bivouac.

La chaussure est toujours la demi-botte qui a dû faire ses preuves, puisque le fantassin allemand l'avait déjà en 1870.

ABSENCE DE PATROUILLES

J'étais émerveillé de tout ce que je voyais, lorsqu'en arrivant à la tête de la colonne rouge que j'avais longée d'arrière en avant, je vis, la flanquant à droite et à gauche, à quelques centaines

de mètres seulement, deux patrouilles de cavalerie détachées d'un peloton voisin. Le terrain étant coupé de petits bois et la vue limitée, je cherchai en vain les patrouilles d'infanterie qui, dans nos colonnes, concourent à la sécurité des flancs. Pendant que je les cherchais, j'aperçus un uhlan du parti « bleu » un ennemi par conséquent, qui, pied à terre à 600 mètres à peine de la colonne, à la lisière d'un bois, la regardait passer en prenant force notes. La sanction de la faute commise s'offrait ainsi d'elle-même.

— Ils peuvent se dispenser de patrouilles puisqu'ils ont une division de cavalerie indépendante en avant, me fit remarquer un confrère.

— Erreur, car cette division, précisément parce qu'elle est indépendante, peut être amenée à dégager le front en poursuivant l'ennemi et à laisser ainsi son infanterie sans couverture.

— Si le fait se produit, le commandant de l'infanterie en sera toujours prévenu par le télégraphe.

Et mon confrère, un vétéran des manœuvres pour un journal américain, me montra une ligne de campagne posée dès l'aube à travers champs.

J'admirai ce travail qui a, paraît-il, une vingtaine de kilomètres, mais je soutins à mon aimable contradicteur qu'une colonne d'infante-

rie ne doit compter que sur la protection qu'elle se donne *elle-même*.

LA QUESTION DU BIVOUAC

Pendant les manœuvres impériales, il est de règle que les colonnes bivouaquent et ne cantonnent point. L'appréciation de notre règlement français, que le meilleur bivouac ne vaut pas le plus mauvais cantonnement, n'a donc pas cours ici et les habitants ne s'en plaindront pas. De longs convois de paille et de bois suivent les divisions et les allocations doivent être largement calculées, car au départ d'un bataillon bivouaqué, on retrouve de la paille et du bois qui n'ont pas servi.

UN TYPE DE « GRAND CHEF ». — LE GÉNÉRAL VON HOESLER

En allant voir ces bivouacs dans la soirée, j'ai rencontré le vieux général von Hoesler qui suit ces manœuvres comme invité de l'Empereur. Malgré son grand âge — il a dépassé 70 ans — l'ancien commandant du corps d'armée de Metz était

à cheval à la nuit tombante, dans la campagne, à plusieurs kilomètres de Liegnitz, avec un seul officier d'ordonnance.

En voyant cette figure austère et caractéristique qui rappelle de Moltke, en retrouvant ici, après l'avoir vu maintes fois à Metz, ce chef incomparable qui a mis sur un pied formidable l'armée qui veille de l'autre côté de notre frontière, je songeai à ce que j'avais lu le matin, dans un journal français après être resté deux jours sans nouvelles de France : *Le général André explique comment il a constitué les registres de Corinthe et de Carthage!* Le malheureux inconscient! N'essaye-t-il pas dans ce dernier chapitre de ses lamentables Mémoires de justifier les procédés de délation introduits par lui dans l'armée? qu'il vienne donc ici et observe, au lieu d'écrire toutes ces choses que l'avenir lui fera regretter.

Qu'il apprenne ce qu'a été la vie du général de Hoeseler.

Voilà un général allemand honoré à l'égal des victorieux de 1870, parce qu'il a donné à son souverain et à son pays un rempart de poitrines solide et basé uniquement sur le sentiment de la discipline et le culte de la patrie.

Il n'avait pas besoin des renseignements de la

Franc-Maçonnerie pour apprécier ses officiers, lui, et il n'exigeait d'eux que l'accomplissement de leur devoir professionnel.

En le voyant calme et la conscience paisible, entouré de l'estime publique et consacrant ses dernières années à une armée qu'il a servie pendant cinquante ans, l'ancien ministre français comprendrait peut-être ce qu'est un véritable chef militaire.

CHAPITRE IV

LE HAUT COMMANDEMENT ET LA TROUPE EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE. — LES COMPARAISONS QUI S'IMPOSENT.

J'ai manifesté jusqu'à ce jour, au risque de déplaire à certains, toute l'admiration que m'inspirait la vue d'une armée aussi merveilleusement disciplinée, aussi fortement cimentée que l'armée allemande. Étant venu ici pour dire la vérité, si pénible soit-elle parfois, je n'ai pas caché quel sentiment de force et de puissance se dégageait de ces parades grandioses, de cet esprit d'obéissance absolue à tous les échelons, et surtout de l'action de cette autorité suprême de l'Empereur partout présente et sans cesse agissante.

Mais aujourd'hui, j'ai vu cette armée dans la manœuvre du champ de bataille, et, tout en con-

servant mon admiration pour le haut commandement qui conduisait tout avec une volonté si sûre, j'ai subi un certain revirement pour le reste. Et le petit soldat de chez nous, si alerte, si débrouillard, si résistant, si passionné même pour la manœuvre *quand on sait l'y intéresser*, m'est apparu de nouveau comme le type du véritable combattant, comme le plus bel outil de guerre que le Dieu des batailles ait jamais forgé.

Pourquoi faut-il qu'on s'acharne en France à émousser le fil de ce merveilleux outil ?

J'ajoute que l'officier *subalterne* français m'apparaît également comme étant un meilleur conducteur d'hommes que son collègue allemand, lieutenant et capitaine, par cela seul que l'instrument dont il joue peut rendre davantage.

Chacun sait d'ailleurs, *qu'au point de vue de l'instruction générale*, la majorité des officiers allemands, dont les études n'ont guère dépassé la deuxième moderne, n'est pas à la hauteur des nôtres. C'est dans les grades d'officiers supérieurs et surtout dans ceux d'officiers généraux que nos voisins reprennent leur supériorité, parce que la plus rigoureuse sélection *inspirée par le seul intérêt de l'armée*, préside aux nominations dans les hauts grades.

Depuis que, chez nous, c'est la politique qui

sacre la plupart des généraux, et qu'il faut donner aux maîtres du jour des garanties de servilisme pour atteindre les sommets, cette supériorité des Allemands s'accroît encore.

Quant à leur *Direction suprême*, — et j'y comprends leur Grand État-Major, — c'est une vérité indiscutée, qu'étant à l'abri des vicissitudes qui modifient sans cesse la nôtre, elle domine de cent coudées le pouvoir éphémère qui a trouvé sa formule dans le sectarisme d'un André ou l'ignorance d'un Berteaux.

SITUATION GÉNÉRALE DES PARTIS

Je me suis promis de ne pas surcharger la mémoire des lecteurs de *l'Éclair* avec les noms barbares de la carte de Silésie ou la relation des mouvements d'unités, aux différents moments de la journée. Le major von Broze, de l'État-Major allemand donne avec la plus parfaite courtoisie aux quarante journalistes qui se réunissent à lui, chaque soir, le détail de toutes les marches de la journée, et de graves reporters notent, en absorbant force verres de bière, les minutieux mouvements de chaque arme.

Il est d'ailleurs à noter que la plus grande obligation est témoignée aux journalistes et que les

officiers, dans la mesure où ils peuvent renseigner, apportent dans leurs réponses beaucoup d'empressement ; il en est de même de nos collègues des journaux allemands ; la plupart sont d'ailleurs officiers de réserve.

Pour la manœuvre d'aujourd'hui, je me borne à montrer ci-après le changement important qui s'est produit dans la situation des deux partis, et cela, pour faire ressortir l'action intelligente et la haute initiative des chefs de grandes unités.

Je rappelle que chaque parti était, pour la première fois, m'a-t-on dit, *complètement laissé libre de ses mouvements*.

Le parti bleu, composé de deux corps d'armée à effectif de paix (III^e et V^e), avait employé, nous l'avons vu, la journée d'hier à les rapprocher l'un de l'autre, mais il s'en fallait encore de 20 kilomètres qu'ils fussent en état de se soutenir.

Le parti rouge, constitué par un seul corps, mais ayant trois divisions à l'effectif de guerre, avait donc l'occasion, aujourd'hui, mais aujourd'hui seulement, d'écraser l'un de ses adversaires sous sa masse deux fois supérieure.

Il l'a tenté et s'est jeté sur le V^e corps. Celui-ci s'était couvert de tranchées profondes et de réseaux de fil de fer : il a défendu le terrain pied à pied : il a subi de grandes pertes, notamment en

artillerie, mais finalement il n'a pas été débordé, et à la fin de la journée, la jonction des deux corps III^e et V^e étant faite, c'est maintenant le VI^e corps qui se trouve en posture difficile; en effet, il est pris entre les deux pinces d'un étau et surtout il a perdu sa division de cavalerie.

Car il s'est produit ce fait curieux et fort intéressant, tout à l'honneur du commandant de la division de cavalerie bleue, général von Legerman, que la division de cavalerie rouge a été *anéantie*.

Cette cavalerie avait été envoyée par le général Woysch, du parti rouge, très loin dans le nord pour tomber dans le flanc du III^e corps, le harceler et l'empêcher d'arriver à temps au secours du V^e. La mission était risquée, car il était à craindre que la division de cavalerie bleue, avertie à temps de la présence de la rouge sur ses derrières, ne fit volte-face pour débarrasser son parti de cet adversaire gênant. C'est ce qui est arrivé. Prise entre la cavalerie adverse et l'artillerie du III^e corps, ayant de plus l'Oder à dos, la division rouge a été immobilisée pour le reste de la journée. A noter encore que le général de cavalerie von Legerman ne s'est pas endormi sur ce succès et qu'il est encore arrivé à temps pour effectuer sur les derrières du VI^e corps

quelques attaques à leur tour un peu trop risquées.

Voilà pour la situation générale : vaste opération se déroulant méthodiquement et suivant une hypothèse très captivante : généraux bien renseignés, initiative incessante chez tous.

DIFFÉRENCE AVEC LES PROCÉDÉS FRANÇAIS

Voyons maintenant le détail de la manœuvre. Je l'ai suivie à pied dans les rangs des régiments, trouvant toujours, j'y insiste, parmi les officiers ou sous-officiers que j'interrogeais un empressement très réel à répondre à mes questions. Il y a là visiblement un mot d'ordre venu de haut, car l'attitude se modifie chez mes interlocuteurs et devient très aimable dès qu'ils s'aperçoivent que je suis Français.

Ce qui domine la manœuvre allemande, c'est le souci de la direction et la volonté d'arriver au point fixé. *A ce souci de la direction, les officiers de troupe sacrifient manifestement l'utilisation du terrain.*

C'est ainsi qu'on voit, comme chez nous il y a quelques années, de longues et épaisses chaînes de tirailleurs, suivies de groupes très denses et

souvent très proches, traverser des espaces découverts, sans essayer de trouver à distance raisonnable de leur axe de marche l'abri ou le couloir qui les masqueraient.

Et c'est là surtout, là seulement, qu'éclate la supériorité de notre infanterie et de ses cadres inférieurs.

Voyez, en effet, un lieutenant français, chef de section, opérer dans une marche d'approche : son monde étant terré et à l'abri, il cherche aussitôt le couvert suivant, y court de sa personne, appelle ses hommes d'un signe ou d'un mot : « A moi ! ».

Comme des poussins, ceux-ci le rejoignent deux par deux, quatre par quatre en se baissant, en courant ou en rampant. Pendant ce temps, l'officier a apprécié la distance et leur donne la hausse à l'arrivée ; puis il jette un coup d'œil vers son capitaine, un autre vers ses voisins, détache une sentinelle ici, envoie un sous-officier là, met sans cesse son intelligence en action, car, n'en déplaise aux intellectuels qui blaguent l'armée, il faut de l'intelligence pour ménager des vies humaines et il faut encore autre chose pour mettre cette intelligence en œuvre, quand dix grammes de plomb peuvent d'un moment à l'autre la figer dans le cerveau.

Rien de tous ces détails d'instruction dans ce que j'ai vu. La section semble ne pas être un élément de combat distinct dans la compagnie et s'y fond rapidement. Elle n'est pas non plus unité de tir et le soldat allemand aimant par atavisme à sentir les coudes de ses voisins, la compagnie entière forme rapidement une chaîne épaisse et sans intervalle, où les hommes marchent parfois sur quatre ou cinq rangs de profondeur. Le déploiement se fait d'ailleurs sans souplesse. J'en ai vu plusieurs s'exécuter sur les crêtes, chaque homme se silhouettant comme à plaisir devant l'ennemi. La marche est lente et continue ; les réserves forment des groupes très denses et je me suis demandé, en faisant ces constatations, si les Allemands avaient l'intention d'enlever des positions à coups d'hommes comme à Saint-Privat.

« — Avec votre méthode de vouloir à tout prix utiliser le terrain, me dit un capitaine, vous vous entassez dans certains plis ou couverts, et quand il s'agit d'en déboucher, c'est le désordre ; on en arrive alors à voir des compagnies du même parti se faire face et se tirer dessus : nous, nous ne perdons jamais de vue le but. »

L'ARTILLERIE

La même observation s'applique à l'artillerie : j'ai vu à 3 kilomètres au plus, sous le feu de 18 à 20 pièces, une longue ligne d'artillerie exécuter sur une crête un mouvement de flanc de plus de cinq minutes en découpant sur le ciel chevaux et canons aussi nettement que les pointeurs ennemis pouvaient le désirer. Les mises en batterie, le mouvement d'amener les avant-trains sont moins prompts que les nôtres, et à l'aile gauche où je me trouvais, il en résulta qu'une colonne de 18 pièces battant en retraite défila à 600 mètres sous le feu d'un bataillon et de deux batteries.

Dans l'offensive, cette même artillerie montre, au contraire, une audace extrême. Elle accompagne les tirailleurs et les précède même pour prendre pied sur une hauteur favorable.

Quant à la nouvelle *artillerie lourde*, elle n'a pas eu la parole dans la manœuvre d'aujourd'hui.

Les sections de télégraphie qui opèrent cette année construisent et relèvent leurs lignes avec une merveilleuse rapidité. Grâce à elles, les renseignements doivent arriver de l'avant au commandement avec une grande économie de temps, de chevaux et de cyclistes et ils doivent, en outre,

arriver *jusqu'au dernier moment*, car on ne les relève que sous le feu de l'ennemi et derrière les hommes qui battent en retraite.

Ce relèvement est opéré avec une grande célérité ; pendant qu'il s'effectue la communication ne cesse pas pour cela : un homme se tient près de la voiture-treuil, un téléphone aux oreilles. Un sous-officier monté ne le quitte pas et les ordres peuvent parvenir ainsi sans interruption aux derniers éléments.

Le temps s'est mis à la pluie. L'Empereur bivouaque au milieu des troupes. Il est un dieu dans cette région. Quand un Silésien dit : « le Kaiser », il met d'instinct les talons sur la même ligne.

UNE ÉVOCATION DU PASSÉ

Le V^e corps, qui battait en retraite dans la soirée, s'est replié sur le terrain où avait eu lieu la bataille de la Katzbach, dont tout le monde parle depuis huit jours, et je ne pouvais m'empêcher de rapprocher cette retraite, faite sans trop de souci de la puissance des projectiles actuels, de celle que Blücher fit lui-même à quelques kilomètres d'ici, après sa défaite de Goldberg.

« En voyant l'ordre parfait, le courage, le sang-froid et les belles dispositions de ses généraux, pendant cette retraite, raconte Langeron, le maréchal prussien s'arrêta et dans un enchantement croissant se mit à répéter : « Que c'est beau ! » Je le surpris même battant des mains pour applaudir. Il s'oublia tellement à répéter : « Que c'est beau » que je fus obligé de le réveiller de son admiration et de l'avertir que, s'il restait encore cinq minutes dans cette position, il irait porter son enthousiasme chez les Français. »

Le commandant Gautron, qui raconte ce fait dans son remarquable historique du 148^e, signé je ne sais pourquoi par le colonel Heumann, ajoute avec raison que Langeron aurait pu réserver un peu de ses éloges pour ces Français qui suivaient les Prussiens à *cinq minutes, et qui avaient quitté la France sans savoir charger leur fusil.*

Et en effet ils avaient appris la charge en route. Ce n'est pas un récit de pure imagination que celui dont d'Esparbès a embelli la *Légende de l'Aigle*. Rappelez-vous cet enfant de seize ans dans un des combats qui précédèrent Lutzen. Appuyé sur son arme et immobile au fort même de l'action, il est interpellé par un sergent : — Pourquoi ne tires-tu pas ? — Je ne sais pas charger !

Pauvre petit conscrit de 1813 ! C'est en vain que j'ai cherché une trace, un indice, un souvenir, qui le rappelle sur ce plateau de Christianshøhe, où la cavalerie prussienne sabra la brigade Charpentier qui ne pouvait déboucher du ravin de Crayn.

Du fameux Tilleul où Blücher lança la charge, j'ai poussé jusqu'au Denkmal, monument allemand qui domine tout le terrain et sous lequel les soldats de la revanche prussienne, eux, « reposent en paix ».

Quel bouleversement dans la tactique depuis un siècle !

Sur cet étroit plateau s'était livrée une bataille complète. Là, tout près, était l'artillerie de Blücher ; les corps de Sacken et d'Yorck étaient dissimulés derrière ce rideau de bois. La cavalerie de Sébastiani avait surgi de là-bas. Avec la puissance de tir des armes d'aujourd'hui, c'est un simple épisode de division qui se déroulerait ici maintenant. Les champs de bataille ont quadruplé de surface et les armées décuplé d'effectif.

Mais il est un élément des batailles qui a diminué dans d'effrayantes proportions, c'est le courage, l'esprit de sacrifice, le mépris du danger et de la mort. Et pourtant, c'est avec tout cela qu'un peuple devient grand. C'est parce qu'ils ont éparpillé leurs cendres sur toutes ces terres lointaines que les petits-fils de la Grande Armée

ont admirés de tous les peuples ; c'est parce que les vaincus d'alors se souviennent de notre passage que les Silésiens placent ici, à côté du buste du grand Frédéric, celui de Napoléon I^{er}.

Et c'est à ces vertus de jadis qu'il faudra revenir, vous qui voulez commercer, travailler et jouir en paix, parce qu'avant de jouir, il faut être assez fort pour être sûr de vivre !

CHAPITRE V

AU BIVOUAC. — LE SERVICE DE SURETÉ. —
LA MANŒUVRE. — LE KAISER EN AUTO-
MOBILE.

Liegnitz, 12 septembre.

Dans la nuit qui s'achève et sous la buée pénétrante de la vallée, des centaines d'ombres s'agitent et un bourdonnement confus emplit le bivouac. Le feu du poste de garde fait jaillir de l'obscurité les vastes tentes jaunâtres en toile imperméable qui s'abattent soudain, se transforment et sont bientôt roulées sur les sacs.

Ces tentes n'ont ni l'aspect, ni l'alignement de nos petites tentes à six hommes encore en usage dans l'armée d'Afrique : on boutonne ensemble 20, 40 toiles individuelles, et, sous le toit très aplati ainsi formé, 20, 40 hommes se glissent et s'étendent serrés les uns contre les autres.

Le village de toile a disparu, la paille de couchage mise en tas indique seule son emplacement et ses habitants d'un jour, encore grelottants sous la fraîcheur nocturne, se rassemblent pour l'appel silencieux des unter-offizier.

La colonne s'ébranle ; elle recueille ici un bataillon, là, une batterie, et quelques kilomètres plus loin, elle est devenue division. J'ai vu, l'autre jour, exécuter une marche de guerre, à un jour de distance de l'ennemi. Je vais suivre cette colonne pour voir comment elle se garde et se déploie, lorsqu'elle est dans la zone des coups de fusil.

UNE COLONNE QUI SE COUVRE PEU

Mon étonnement est le même que la première fois. Je constate qu'une compagnie marche à 4 ou 500 mètres en avant du régiment de tête, lequel encadre 3 batteries et laisse une distance égale derrière lui. Mais, devant cette compagnie, que suivent immédiatement le général de division et son état-major, aucune pointe d'infanterie : quelques cavaliers seulement.

Nous sommes loin de compte avec les précautions usitées chez nous. Une colonne importante abordant la zone dangereuse s'y révèle par de

nombreux essaims de patrouilleurs, par de petits groupes de fantassins ou des sections flanquantes. Tout ce monde d'observateurs s'accroche aux points dominants du terrain, fouillant, furetant, renseignant.

Ce sont les Allemands qui nous ont rappelé la nécessité de nous couvrir en marche, autrement que nous ne l'avons fait en 1870, à Beaumont. Nous avons profité de leurs leçons en les amplifiant. Mais c'est le cas de rappeler qu'ils les tenaient eux-mêmes du grand Empereur, qui passa ici il y a cent ans, et que nous avons été battus il y a trente-six ans par les méthodes de guerre enseignées au monde militaire par Napoléon I^{er}.

La colonne s'allonge au fond d'un vallon, arrive dans un village, s'y arrête en attendant les ordres que lui apportera le fil télégraphique déroulé derrière elle. Je passe à l'ennemi pour voir comment elle y sera reçue. Le jour monte.

Au sommet d'un mamelon dénudé qui domine les environs, une section d'infanterie est mêlée à une foule de curieux parmi lesquels chaque soldat a un parent ou un ami, car nous sommes dans le pays du recrutement régional. Tout ce monde cause. L'officier qui commande se promène avec un officier de hussards dont le peloton est dissimulé sur le revers de la colline. Soudain trois uhlands

ennemis apparaissent dans la plaine: ils s'approchent, ils ne sont plus qu'à 300 mètres. L'officier d'infanterie les aperçoit enfin, appelle toute sa section, l'emmène à quelques pas, lui fait exécuter un feu et reprend sa causerie. Les cavaliers ennemis, de leur côté, ne s'émeuvent point, se prolongent le long du mamelon pour le contourner et voir ce qu'il y a derrière. C'est seulement lorsqu'ils approchent à bout portant du peloton de hussards que dix de ceux-ci se décident à monter à cheval et à leur donner la chasse au petit trot.

MENTALITÉS FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Eh bien, je le demande à tous ceux qui ont vu nos soldats à l'œuvre, est-ce ainsi que cela se passe chez nous, au début d'une manœuvre surtout? Certes non. Je voyais en imagination nos soldats du XX^e corps tapis dans un trou de tirailleurs, le cou tendu comme un braconnier à l'affût et envoyant leur coup de fusil sans attendre d'ordres. J'en voyais trois autres s'égrenant aussitôt et suivant les cavaliers pour les chasser, si ceux-ci avaient eu l'imprudence, assez commune d'ailleurs, de poursuivre leurs investigations sans tenir compte des coups de fusil.

Et, sans pousser plus loin un récit, que je pourrais émailler de nombreux exemples pris un peu partout, je répète, après la journée d'aujourd'hui, ce que je disais hier : le Français aime la manœuvre comme ses ancêtres aimaient la guerre. Fatigué, il relève la tête et donne un coup de sac, lorsqu'on lui dit que l'ennemi est proche. Quand la charge sonne, il n'y a plus pour lui ni fatigue, ni ampoules et le dernier des traîne-pattes s'emballa comme les autres. La « furia » de jadis bat la chamade dans tous les cœurs, les jambes se tendent et l'éclair des baïonnettes se reflète dans tous les yeux.

Voilà — et c'est la pensée consolatrice que j'aurai rapportée de ces manœuvres — voilà la véritable supériorité de notre nation. Cette mentalité française, si différente de l'allemande, c'est de l'atavisme, c'est le produit de cinquante générations d'aïeux. En dépit des prédictions pacifistes et des appels à la peur, le Français conservera le tempérament guerrier, parce que ce n'est pas en vingt ans ni en cent qu'on pourrait une race.

L'Allemand, lui, n'est pas guerrier. Il est militaire.

Je parle, bien entendu, non de l'aristocratie allemande qui a l'amour de la guerre dans le sang; mais du peuple allemand. Celui-ci obéit avec

une remarquable docilité, mais ne se passionnera jamais pour la carrière des armes. Ses chefs l'instruisent, le conduisent, ils ne doivent pas le quitter.

Pendant la guerre de 1870, aux environs de Paris, une compagnie prussienne, retranchée dans un cimetière, résista à deux attaques consécutives. Après une violente fusillade de part et d'autre, les nôtres tentèrent un troisième assaut ; à leur grande surprise, ils entrèrent dans le cimetière sans coup férir : « Pourquoi, après vous être si bien défendus, vous êtes-vous rendus aussi facilement ? demanda-t-on aux prisonniers allemands. — Parce que nous n'avions plus d'officiers », répondirent-ils le plus naturellement du monde.

Chez nous, un soldat de première classe aurait pris le commandement et ses camarades auraient continué à faire de leur mieux.

Mais aussi je constate, aujourd'hui comme hier, que s'il y a des lacunes d'instruction en bas, il y a en haut des hommes de première valeur pour mettre en œuvre tout l'ensemble. Le fer de la hache n'est peut-être pas très bien aiguisé, mais la main qui en tient le manche frappera au bon endroit. La manœuvre qui vient de se dérouler le prouve.

LES OPÉRATIONS

J'ai laissé, hier, le VI^e corps dans une situation difficile : avec ses trois divisions, il avait à faire face à deux corps d'armée maintenant réunis, l'un le III^e au Nord, à hauteur de Liegnitz, l'autre le V^e à l'Ouest, bivouaqué aux environs du champ de bataille du 26 août 1813. Quelques kilomètres séparaient les deux partis, et, avec son front disposé nécessairement en équerre, le général Woyrsch allait avoir fort à faire pour ne pas laisser quelques plumes entre les mains du général Lindequist.

Il n'en laissa pas, et prit même une vigoureuse offensive contre le III^e corps avec deux divisions et demi, c'est-à-dire avec un effectif supérieur. S'il ne réussit pas à le bousculer, c'est que le V^e corps, informé par son ballon qu'il n'avait devant lui qu'une brigade, prit l'offensive lui aussi, et empêcha le général Woyrsch de mordre aussi franchement et aussi vigoureusement qu'il l'aurait voulu.

Mais si l'attaque de ce dernier échoua, grâce à une brigade tenue en réserve par le III^e corps, le VI^e n'en arriva pas moins à se dérober à temps à l'enveloppement. Il est maintenant en sûreté et

a pris en arrière une solide position ; il y retrouve ses deux adversaires, mais cette fois de front. Sa situation s'est donc améliorée et demain, dernier jour des manœuvres, il remplira sans peine sa mission qui est de couvrir Breslau.

J'étais monté sur le plateau de Wahlstaat, qui est une magnifique position aux pentes dénudées, couronné par plusieurs villages faciles à organiser. La brigade chargée de sa défense l'avait hérissé de tranchées profondes : ce sont des fossés à parois verticales de 1 m. 20 de profondeur, dont la terre n'est pas tassée en avant sous forme de bourrelet comme chez nous, mais étalée en forme de glacié. Leurs tranchées ne se distinguent donc pas de loin. Une forte batterie couronnait le sommet du plateau : toutes les pièces en étaient couvertes par des épaulements et parmi elles était une batterie d'obusiers.

Détail particulier, les Allemands ont emprunté aux Boers le dispositif qui consiste à établir des lignes de tranchées, non seulement à mi-pente des positions défensives, mais encore au pied de ces mêmes pentes ; avec la poudre sans fumée, on ne soupçonne pas de loin ces lignes exécutant des feux rasants dans la plaine et l'artillerie adverse, accoutumée à prendre comme objectif les crêtes des hauteurs, les négligera souvent sans s'en douter.

La hauteur de Wahlstaat était ainsi défendue par des tranchées étagées.

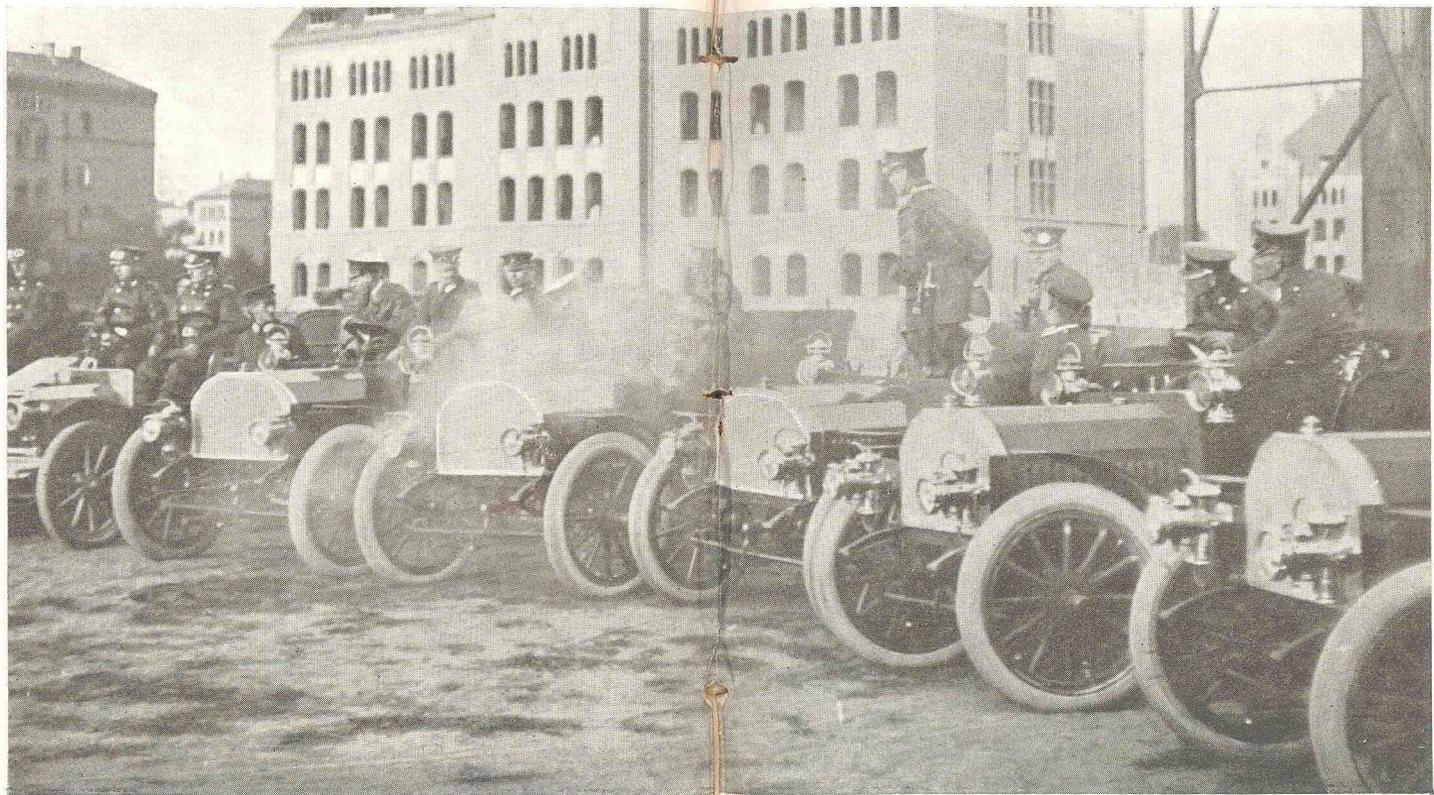
PAS D'ASSAUT FINAL.

En voyant tous ces dispositifs et la force naturelle de cette petite montagne, je me dis : « Il va y avoir là un bel assaut, voyons si les jarrets de ces gaillards-là valent les nôtres et si l'hymne allemand leur fait autant d'effet que notre *Marseillaise* ».

Je ne vis rien du tout. Avant que le déploiement du V^e corps fût complet, le général Woyrsch avait fait évacuer cette forteresse naturelle, non sans avoir redoublé l'intensité de sa canonnade pour tromper l'ennemi sur sa faiblesse de ce côté. A noter en passant que les batteries allemandes aux manœuvres sont bien mieux dotées que les nôtres en munitions, ce qui donne plus d'allure à l'action ; j'ai vu des batteries qui avaient 180 coups à tirer en une seule journée, soit 30 coups par pièce : chez nous quand une pièce a dix coups à tirer, c'est qu'elle a fait des économies la veille.

Le repli des troupes d'occupation de Wahlstaat se fit dans un ordre parfait.

Mais ce qui différencie surtout les idées alle-



Les Grandes Manœuvres Impériales Allemandes en Silésie. — Le Corps des Automobilistes militaires.

mandes des nôtres, au point de vue de la finale d'une journée de manœuvre, c'est que chez eux, il n'est que très rarement question d'assaut poussé jusqu'au bout.

Je n'en ai pas vu un seul : toujours la position est évacuée avant d'être abordée.

En France, une manœuvre qui ne comporterait pas un beau spectacle d'emballement général avec baïonnette au canon, réserves accourant sur la ligne de feu, tambours, clairons et musiques jetant à tous leur entraînant griserie, une pareille manœuvre serait déclarée incomplète par beaucoup de bons esprits. Comme j'ai moi-même beaucoup aimé cela, je n'ai pas le courage de critiquer notre mode de faire. N'est-ce pas d'ailleurs un argument qui s'ajoute à celui de tout à l'heure au sujet de notre tempérament guerrier ? Le Français a besoin de cela parce que lui *croit que c'est arrivé*.

RENCONTRE AVEC LE KAISER

Je retournais, à la tombée du jour, vers les bivouacs du V^e corps, lorsqu'au détour de la route, près de Rosenig, notre chauffeur allemand bloqua ses freins instantanément et faillit pour se ranger plus vite jeter sa voiture dans le fossé.

Je n'eus pas de peine à comprendre la cause de son émotion.

Une longue automobile découverte aux cuivres étincelants et dont les phares étaient surmontés de la couronne fermée, était arrêtée au bord du chemin : c'était une superbe Mercedes de 40 chevaux et les deux chauffeurs aux dolmans bruns qui se tenaient à l'avant portaient autour de leur casquette les aigles noires des Hohenzollern.

— *Der Kaiser!* murmure mon Silésien.

À l'arrière en effet, un colonel d'infanterie enveloppé du grand manteau gris clair cause avec un colonel de cuirassiers blancs.

Guillaume II!

Jamais nous ne retrouverons l'occasion de le voir de si près, et sautant hors de la voiture nous nous approchons, sans d'ailleurs qu'aucun des officiers présents nous en empêche.

Nous ne sommes plus qu'à quelques mètres : pas d'escorte, quelques officiers seulement et parmi eux le prince Oscar, très jeune, en lieutenant d'infanterie : à droite et à gauche une douzaine de paysans, quelques femmes et enfants ; aucune des précautions dont on a tant parlé à propos du pseudo-complot anarchiste de Breslau.

Guillaume m'apparaît là étonnamment jeune. Il n'a plus rien du César au regard sévère que j'ai

vu entrer entouré de la pompe impériale dans la capitale de la Silésie. Ses yeux d'un bleu clair sont très francs et d'une grande mobilité d'expression. Sa physionomie très fine, un peu mélancolique, s'éclaire fréquemment d'un sourire : ce sourire est d'un charmeur et je ne suis plus surpris de la fascination qu'il exerce.

Un général s'approche et remplace près de lui le colonel de cuirassiers. Guillaume indique sur une carte étalée sur ses genoux les positions du lendemain.

Rien de brusque, rien d'apprêté dans son attitude, aucune pose chez cet Empereur qu'on nous a si souvent dépeint à tort comme étant toujours en scène. Aucune gêne non plus chez ses interlocuteurs, et pendant que s'élabore le plan de la prochaine manœuvre, le prince Oscar sourit de toutes ses dents au paysan qu'il interroge.

Le soleil très rouge se couche derrière les hauteurs de Wahlstaat hérissées de canons dont les cous de bronze dorment sur les bourrelets de terre des épaulements. Sur les pentes de la Wüthen-Neisse les feux de bivouac s'allument à perte de vue et derrière nous les illuminations de Liegnitz épandent dans le jour finissant comme une lueur d'aurore. Une grande paix descend sur la campagne, succédant au vacarme de la journée.

La nuit tombe, les chauffeurs allument les phares et la silhouette impériale s'estompe dans l'ombre grandissante. L'automobile démarre et nous frôle. Nous discernons au passage le geste gracieux qu'adresse l'Empereur à tous ceux qui sont là, et, dans un grondement qui précipite sa course, la Mercedes disparaît au détour de la route.

CHAPITRE VI

LE MAUVAIS TEMPS. — DISCIPLINE ET EN-
TRAINEMENT DES TROUPES. — LE RESPECT
DES TRADITIONS. — « GOTT MIT UNS ! »

Leignitz, 13 septembre.

Les manœuvres impériales s'achèvent dans la pluie et la boue. Mais il paraît, me dit un officier d'artillerie, que loin de se plaindre de ce changement de temps, le haut commandement trouve qu'il arrive à souhait pour expérimenter la valeur de certains éléments et accroître les difficultés de reconnaissance, de visibilité et d'appréciation des distances.

Aussi la manœuvre s'est-elle déroulée tranquillement sous la pluie, de l'aube à 4 heures du soir et le général Woyrsch a-t-il poursuivi méthodiquement sa marche en retraite, en évitant de se laisser déborder par les deux corps d'armée à

l'étreinte desquels il avait si heureusement échappé la veille.

Je constate dans les colonnes rencontrées la même discipline de marche, le même ordre immuable, le même silence impressionnant que le premier jour. Pas de traces de fatigue, malgré des journées qui au III^e corps ont atteint 45 et 48 kilomètres, malgré trois nuits de bivouac. S'il y a des traînants, j'ignore ce qu'ils sont devenus, car il n'en apparaît nulle part. Les chevaux sont en parfait état, dans l'artillerie surtout, et je remarque avec surprise qu'il ne faut que six de ces vigoureux poméraniens pour traîner la nouvelle artillerie lourde, comme s'il s'agissait de pièces de campagne ordinaires.

L'ARTILLERIE LOURDE

Quel rôle a joué cette nouvelle artillerie pendant ces quatre jours ? Un rôle assez restreint à la vérité. Hier, quand le général Woyrsch a voulu tromper son adversaire sur la force de sa position de Wahlstaat, il l'a utilisée en ce point pour contrebattre l'artillerie ennemie ; puis il lui a fait prendre une deuxième position en arrière à Nikolstadt. A peine installée sur cette dernière

elle s'est mise à tonner et, comme je cherchais sur quel but invisible pour moi elle venait de déclancher son feu si rapidement, un confrère de la presse allemande, très au courant de certains procédés, me dit en souriant :

— Ils tirent sur rien du tout, mais ça ne fait rien, il y a le bruit : c'est pour le moral.

Je n'ai manifesté aucun étonnement, car j'ai vu plus d'une fois le même fait se produire chez nous : en manœuvres une artillerie qui arrive au point que le grand chef lui a fixé, a parfois, comme première préoccupation, non de faire du mal à l'ennemi, puisque les obus sont absents, mais de signaler sa propre arrivée audit grand chef qui de loin observe et souvent s'impatiente ; ses premiers coups partent vers les étoiles. Leur grondement fait plaisir aux généraux et ne fait de mal à personne. Tout est donc pour le mieux.

LES AUTOMOBILES VOLONTAIRES

Le mauvais temps a permis d'apprécier les automobiles du corps des volontaires et surtout les motocyclettes. On sait que le corps des automobilistes volontaires, qui compte plusieurs cen-

taines de membres, a été fondé à Berlin en 1903. Tous ceux qui s'y sont fait inscrire sont admis à l'honneur de faire partie du Cercle Impérial d'automobiles de Berlin. Ce corps de volontaires ne se compose que de gens fortunés, car l'indemnité journalière en manœuvres étant de 30 marks permet à peine de payer l'essence de la journée et on sait ce que coûte l'entretien des pneumatiques dans les grosses voitures. Or il n'y a là que de fortes automobiles de 24 et 40 chevaux, quelques-unes même plus fortes, telles les magnifiques voitures de l'Empereur, reconnaissables aux couronnes peintes sur les panneaux d'un jaune clair.

Les cinquante voitures ainsi mobilisées ont été réparties entre les trois corps d'armée, les arbitres et la direction des manœuvres. Elles circulent à toute vitesse le long des colonnes, grâce à la discipline de marche de toutes les armes, s'engagent dans les chemins les plus invraisemblables et abordent les pentes les plus rudes. Nul doute que l'Empereur, après ces expériences concluantes, ne reconnaisse que l'automobilisme doit prendre aux armées une place de plus en plus large et qu'il ne fasse le nécessaire pour aider au développement de cette industrie. Or, il ne faudrait pas beaucoup de grèves chez nous, dans les grandes maisons d'automobiles, pour que

nous soyons bientôt égalés, puis dépassés par nos laborieux voisins. Et je voudrais que ces lignes tombent sous les yeux d'ouvriers de cette industrie, si prospère en France, pour les empêcher de tuer la poule aux œufs d'or.

Mais ce sont les motocyclettes qui excitent le plus l'étonnement, en cette journée boueuse et sur ces routes glissantes. Je m'imaginai, pour avoir souvent dérapé moi-même, que le pavé mouillé, les chemins glaiseux ne se prêtaient aux vitesses de motocyclette qu'aux prix de certains risques fâcheux. Il paraît qu'il n'en est rien, car j'ai vu ces petites machines de 2, 3 et 4 chevaux, circuler à toute allure dans les rues pavées et inondées de Liegnitz. On dit qu'elles ont rendu des services inappréciables, en portant les ordres avec une vitesse inconnue jusqu'alors, et en économisant de nombreuses estafettes.

Grâce à elles, des centaines de chevaux employés hors du rang renforcent aujourd'hui les escadrons de combat.

TÉLÉGRAPHIE ET AÉROSTATION

J'ai déjà dit combien l'établissement d'un réseau télégraphique sur le champ de bataille avait

d'importance aux yeux des Allemands et avec quel soin ils avaient dirigé les expériences faites cette année dans ce sens. J'ai causé de ce service avec un sous-officier fort intelligent chargé de la pose d'une ligne : il m'a donné des détails techniques, qui seraient trop longs à reproduire ici, mais qui montrent quels services rend cet élément de combat. Grâce à la rapidité avec laquelle il est mis en place, le *commandement est constamment tenu au courant de la marche d'une action.*

Le vent assez violent, qui soufflait sur le plateau avoisinant Neumarkt, a également mis en évidence les belles qualités du service aérostatique. Chacun sait que l'Allemagne a adopté pour ses parcs, non le ballon sphérique du modèle français mais le ballon cylindrique terminé par un tore et une queue de cerf-volant. Ce modèle offre l'avantage de s'orienter constamment dans le lit du vent, lui offre moins de prise et se prête mieux, par suite, aux observations de l'aéronaute que le ballon sphérique. Ce qui est certain, c'est que les trois ballons de corps d'armée et le ballon à signaux de l'Empereur sont constamment restés en l'air, sans souci du vent et de la pluie pendant toute la durée de la fatigante manœuvre d'aujourd'hui.

LA CAVALERIE. — LES CYCLISTES

Je n'ai pu savoir ce qu'avaient fait pendant cette journée les deux cavaleries dans ces terrains détremés qui mettent si promptement les escadrons sur le flanc ; mais j'ai appris qu'hier les deux divisions s'étaient abordées, au milieu d'une division d'infanterie, que les mitrailleuses s'en étaient mêlées et qu'il en était résulté ce qu'à Saint-Cyr nous appelions un « cornard » de première grandeur. C'est monnaie courante en tous pays, et les arbitres ont renvoyé, dos à dos, hussards, uhlands, dragons et cuirassiers blancs.

Enfin, j'aurai passé en revue tous les éléments de cette armée de 100.000 hommes, en vous disant qu'elle comporte une compagnie cycliste de formation récente, mais munie de bicyclettes non pliantes, ce qui la rive aux routes. Or le réseau routier en usage n'est pas brillant, et, maintes fois, une infanterie cycliste, pour échapper à la cavalerie, devra mettre machines à dos et filer à travers bois. Il y a là une tactique spéciale dont j'ai vu faire de très curieuses applications au XX^e corps français. Je ne crois pas que, dans cet ordre d'idées, les Allemands aient les mêmes conceptions que nous.

Un de leurs majors m'a fait remarquer qu'avec les petits groupes de cyclistes qui marchent derrière les bataillons, on pouvait former, éventuellement d'autres compagnies pour une opération déterminée.

J'imagine que ces cyclistes étaient chargés de précéder la troupe au bivouac et d'y jouer le rôle de notre *campement*. Le général Langlois avait instauré chez nous au XX^e corps les campements à bicyclette et les corps en avaient tiré le meilleur parti.

PUISSANCE DE LA DISCIPLINE

J'ai quitté le terrain des manœuvres impériales en constatant de nouveau avec quelle régularité fonctionne cette formidable machine montée pour la guerre, le sport favori des Hohenzollern. J'ai vu des soldats rester pendant de longues stations à *plat ventre* dans la boue, ce que nous n'exigerions pas des nôtres. On peut blâmer un entraînement poussé à un pareil degré et trouver notamment cette exigence inutile, mais on ne peut s'empêcher d'admirer la discipline de cette nation, et de se demander : « Qu'arrivera-

t-il le jour où cette machine se déclanchera pour de bon ? »

Le fait que je cite n'empêche d'ailleurs pas les capitaines de veiller avec le plus grand soin au bien-être de leur compagnie, et si j'ai vu des tirailleurs dans l'eau, j'ai vu aussi des compagnies entières à l'abri, grâce à la toile de tente dont chaque homme s'entourait tout entier en la bouffant sur la poitrine. Rien de plus curieux qu'une troupe comme celle-ci, apparaissant soudain dans un pli de terrain et offrant au regard un semis de casques émergeant de silhouettes rigides aux teintes jaunâtres.

Les chasseurs à pied, près desquels j'ai fait une station assez longue, semblaient dédaigner ce moyen commode de se préserver de la pluie : ils m'ont produit le meilleur effet dans leur tunique ajustée, d'un vert très clair, qui doit sur certains terrains leur donner une réelle invisibilité. Ils portent un élégant shako du même vert, dont ils sont très fiers, m'a dit un feld webel, et sa réflexion m'a rappelé une pensée d'un des plus brillants capitaines de chasseurs que j'aie connus :

Quand les petites choses en font faire de grandes, il faut les respecter, et l'épaulette verte du chasseur est une de ces petites choses !

LE PANACHE !...

Eh oui, l'uniforme, le panache, les couleurs éclatantes, tout cela contribue à rendre le soldat cocardier, fier de lui-même et de son régiment : la suppression de tout cela amènera peu à peu le peuple français à ne plus reconnaître sa propre armée.

Soyez d'ailleurs convaincus qu'ils le savent bien, tous ces destructeurs méthodiques de nos traditions, lorsqu'ils vous racontent gravement que le rouge se voit de trop loin et qu'il est urgent de doter l'armée entière d'un ample veston kaki. Eux s'affublent dans leurs loges de tabliers multicolores, de larges rubans et de ferblanterie éclatante, mais ils ont notifié à André, dont le crime fut d'être leur plat valet, de mettre à l'essai le chapeau feutre et la vareuse couleur muraille et nous avons vu une compagnie de l'armée française transformée en Boërs de carnaval. Quelle pitié !

Certes l'armée allemande a trop d'uniformes variés, trop de couleurs vives et d'insignes compliqués, puisqu'il faut un véritable volume pour les énumérer tous. Mais il ne faut pas oublier que l'Empire allemand a été formé de nombreux

États et Principautés qui tenaient à leurs caractéristiques distinctives. Il faut savoir surtout que les Grenadiers de la Garde du corps portent encore l'uniforme avec lequel ils ont défilé devant le Grand Frédéric, que les cuirassiers blancs, visibles de trop loin, eux aussi, ne sont blancs que parce qu'ils l'étaient déjà pendant la guerre de Sept Ans, que *tout cela enfin, c'est la tradition*, c'est-à-dire quelque chose de sacré et de touchant tout à la fois.

*
* *

Les divisions se disloquent, les arcs de triomphe disparaissent et la Silésie, qui n'avait pas vu de manœuvres impériales depuis douze ans, rentre dans son calme provincial.

Je vais tenter de voir en passant les manœuvres du XV^e corps d'armée qui se terminent le 17 à Stiering-Wendel. Elles semblent s'inspirer d'une idée tactique nouvelle, celle de la *défense* du Palatinat, et la présence d'un gros effectif de pionniers rend cette hypothèse intéressante. Je vous enverrai dans un dernier article les impressions recueillies au contact de ces troupes, venues d'Alsace, et j'essayerai de résumer tout ce que j'ai vu dans une appréciation d'ensemble.

Guillaume II va partir. Son automobile trévide

en l'attendant et je regarde une dernière fois le fanion qui la surmonte à l'avant. C'est un carré de soie déjà passée, aux couleurs éteintes. Peut-être, depuis plusieurs générations, a-t-il suivi la fortune des Hohenzollern.

Il est noir et rouge, coupé d'une croix jaune. L'aigle noir étend ses ailes dentelées d'un bord à l'autre du fanion de commandement et au-dessus de la couronne fermée qui le surmonte, je lis l'inscription consacrée :

Gott mit uns !

Dieu est avec nous !

Ce n'est pas seulement la devise impériale, c'est la formule allemande, celle que Guillaume I^{er} rappelait à ses peuples, il y a trente-cinq ans, au moment d'envahir la France...

Dieu est avec eux !

Ce doit être vrai puisque nous sommes assez veules pour permettre à une poignée de sectaires de le chasser de chez nous !

CHAPITRE VII

LES DEUX TACTIQUES. — LE « COMMANDEMENT ». — LE KAISER CHEF UNIQUE ET SUPRÊME DE L'ARMÉE.

Metz, 18 septembre.

Je viens de voir libérer les réservistes du XV^e corps. Ici on appelle réservistes les hommes de l'armée active qui viennent de terminer leurs deux ans. Par détachements de 2 à 300 hommes, précédés d'une musique militaire, ils se dirigeaient, marchant au pas, vers la gare de Metz. Tous, sans exception, portaient en sautoir une gourde métallique sur laquelle ressortait en émail le numéro de leur ancien régiment entouré de drapeaux, et une cannesur le pommeau de laquelle était gravée la tête de la Germania ou celle de l'Empereur. Ils étaient en civil, mais avec la casquette militaire

aux couleurs de leur ancien corps. Tous chantaient le *Wacht am Rhein*.. Je doute que les socialistes-démocrates fassent autant d'adeptes qu'on le dit parmi des hommes qui, au jour de leur libération, s'en vont ainsi le chant guerrier de leur pays sur leurs lèvres.

AU CIMETIÈRE DE CHAMBIÈRE

Puis j'ai fait le pèlerinage de Chambière que tout Français fait en passant ici ; 7.203 des nôtres dorment sous le monument que, chaque année, fleurissent les « dames de Metz » et notre Souvenir Français. Le guide qui m'accompagne est là depuis quarante ans ; il a vu déposer nos morts de 1870 par centaines à la fois dans ce champ de repos : avant de me quitter, il me conduit vers une petite croix noire située à quelque distance : « Voilà la dernière qu'on a enterrée là, dit-il ; c'est une femme, une cantinière. »

Et je lis avec un étonnement rempli d'émotion cette inscription :

31 DÉCEMBRE 1870.

BUZY MARCELINE

CANTINIÈRE DU 1^{er} BATAILLON DE CHASSEURS A PIED

Quelle singulière coïncidence ! Cet homme ne

me connaît nullement et sa pensée me permet d'envoyer ce nom à mes anciens camarades du 1^{er} bataillon pour l'ajouter à leur historique. Elle a dû passer inaperçue, la pauvre femme, et pourtant la guerre l'a fauchée avec les autres. Dans l'ancienne armée il y avait des héroïnes parmi nos cantinières : héroïne ou non, que celle-là sorte quelques instants de l'oubli !

TACTIQUE ALLEMANDE ET TACTIQUE FRANÇAISE

Et maintenant, au lieu de vous parler des manœuvres du Palatinat qui n'ont rien changé à mes impressions de Silésie et n'offriront plus qu'un intérêt relatif, laissez-moi, aujourd'hui que j'ai vu se dérouler plusieurs actions dans quatre corps d'armée différents, vous montrer succinctement les divergences profondes qui séparent actuellement la tactique allemande de la tactique française. Là, en effet, est le point essentiel sur lequel devait se fixer l'attention d'un officier porté naturellement à faire des comparaisons.

Avant le combat, on verra de notre côté des *détachements mixtes*, c'est-à-dire composés d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, engager l'action. Le général Langlois, qui en est le chaud

partisan, compte que ces détachements commandés par des officiers supérieurs ou généraux, doués de qualités spéciales de mordant et de décision, tromperont l'ennemi sur la répartition des forces qu'il a devant lui, l'obligeront à des déploiements prématurés, inquiéteront ses flancs et par les coups de sonde donnés sur tout son front, rapporteront de précieux renseignements.

Les Allemands ne veulent pas de ces détachements et je n'en ai vu nulle part. Ils prétendent qu'ils n'ont aucune mobilité, étant rivés à l'allure lente de l'infanterie. Ils en confient le rôle à leur cavalerie qui est nombreuse, rompue au combat à pied et dotée de mitrailleuses.

C'est ainsi que j'ai vu des *cuirassiers* à pied, déployés en tirailleurs et à plat ventre tenir assez longuement contre l'infanterie sur une position qu'ils avaient occupée avant elle et l'obliger à une attaque en règle. Je doute qu'on ait jamais employé à une pareille mission notre cavalerie de réserve.

Pendant le combat, le souci de notre infanterie est de progresser de couvert en couvert, d'utiliser tous les couloirs qui conduisent vers l'ennemi, quitte à entasser dans ces couloirs de nombreuses troupes et à éprouver de sérieuses difficultés, pour en repartir dans la bonne direction. Les Allemands n'utilisent que les couverts

immédiatement à leur portée et ne feraient pas un détour pour en chercher un. J'y insiste : ils sacrifient tout à la *direction*, qui est remarquablement observée, et à l'*objectif*, qu'ils ne veulent jamais perdre de vue. En terrain découvert, ils n'ont pas adopté, pour éviter les pertes, le système de nos petites colonnes, mais ils font fréquemment marcher de longues chaînes de tirailleurs à 50 ou 100 mètres les unes des autres, sous forme de vagues.

En fin de combat, c'est-à-dire à l'heure décisive, la conception du *dénouement* est très différente dans les deux armées : les discussions les plus âpres se sont d'ailleurs élevées depuis quelques années sur les deux méthodes, sans que leurs partisans respectifs aient pu se convaincre les uns les autres. La vérité est sans doute entre les deux opinions : il y aura des cas où les Allemands seront contraints d'employer nos méthodes pour forcer la victoire et réciproquement.

Il n'y a rien d'absolu à la guerre.

En France, l'axiome sur lequel nous vivons est celui-ci : *le feu n'est qu'un moyen, le mouvement en avant est le but*.

Et partant de là, nous disons que *la victoire ne peut s'acheter que par effort final d'une troupe de choc*. Sans cette offensive à la mode napo-

léonienne, pas de résultat décisif. Tout ce qui précède, combat plus ou moins trainant sur le front, coups de sonde aux ailes, luttés d'artillerie, tout cela constitue la *préparation*, destinée à trouver le point faible. Ce point trouvé, le commandement doit y jeter une masse dont l'influx nerveux n'ait pas été entamé par les émotions de la lutte ; ce point enlevé, la résistance de l'ennemi est brisée, la bataille est gagnée.

Les Allemands disent, au contraire : *le feu est tout*. Donc trouvez la position principale de l'ennemi, *écrasez-la sous des feux supérieurs* et elle tombera d'elle-même sans que vous ayez à faire l'effort coûteux de l'abordage. Si elle résiste néanmoins, manœuvrez-la, *débordez* ou *enveloppez* et quand ses défenseurs entendront le canon derrière eux, vous aurez partie gagnée. C'est la tactique japonaise de Liao-Yang et de Moukden ; elle est issue de la tactique allemande que les Nippons ont perfectionnée par la pratique constante des attaques de nuit.

Cette confiance dans la supériorité de leur feu, feu d'artillerie ou d'infanterie, les Allemands l'ont à un très haut degré, bien que reconnaissant la grande valeur de nos canons à tir rapide. En ce qui concerne l'effet du feu d'infanterie notamment, ils prétendent que nul fantassin en

Europe ne vaut le leur. « Une compagnie allemande, m'a dit un « Hauptman », n'a pas sa pareille dans les autres armées au point de vue du tir de combat et de l'adresse individuelle de chacun de ses tireurs. »

Je dois ajouter que cette affirmation que j'avais d'abord prise pour un bluff, semble corroborée par des faits. Prenez une collection de journaux militaires allemands et français et relevez tous les cas d'attaque de sentinelles qui se produisent souvent d'un côté comme de l'autre de la frontière.

Invariablement vous verrez ceci. En Allemagne l'agresseur est tué net ou tout au moins touché. En France il s'échappe toujours sans une égratignure. Voyez aux poudrières de Brest et rappelez-vous plus récemment à la citadelle de Verdun.

Je m'en voudrais de quitter ce sujet si important des effets du feu sans exprimer le souhait que notre armée soit au plus tôt pourvue de mitrailleuses automatiques. Leur utilité, tant au point de vue de l'efficacité qu'au point de vue moral, n'est plus discutée. A force d'attendre que l'artillerie nous ait doté d'un modèle supérieur au modèle allemand, nous serons dépourvus de cet engin au moment voulu et il est démontré cependant qu'une mitrailleuse vaut à elle seule une section de cinquante fusils.

LE COMMANDEMENT DANS L'ARMÉE ALLEMANDE

On peut comparer les deux tactiques : mon intention n'est pas aujourd'hui de comparer les deux armées ; chacune d'elles a son caractère propre basé sur l'organisation politique du pays, sur ses ressources, sur ses traditions ; chacune d'elles a des règlements appropriés au tempérament national. Mais ce que l'on peut comparer encore, ce sont les deux commandements.

Je ne le ferai point ici. Je me borne à esquisser, d'après de nombreuses conversations tenues dans tous les milieux pendant ces quinze jours, ce qu'est le commandement suprême de l'armée allemande.

Ce commandement, c'est celui de l'Empereur : *il n'y en a pas d'autre.*

De Moltke a pu dire en parlant de son propre rôle en 1870 : « Nul autre que moi au rapport de chaque jour ne faisait de propositions au Roi sur la marche des armées pour le lendemain. Le Prince-royal lui-même ne proposait rien en dehors de moi et le Roi a toujours approuvé mes plans. »

Il n'y a plus aujourd'hui de de Moltke, pour imposer quoi que ce soit à Guillaume II. Son nom revit, il est vrai, à la tête du grand État-Major,

dans la personne de son neveu, mais seul l'Empereur jugera, décidera et ordonnera.

L'EMPEREUR GUILLAUME II

Comme beaucoup de Français, j'ai cru longtemps à l'impulsif, au potentat amoureux de parade, au cavalier cherchant la mise en scène dans des charges épiques. Il faut revenir de ces illusions.

L'Empereur actuel est un chef dans la plus haute acception du terme. L'âge et surtout l'exercice permanent du commandement ont atténué chez lui la fougue des premières années de règne.

Du premier général d'infanterie au dernier soldat, son souffle anime toute l'armée. On ne peut s'imaginer, si on ne l'a constaté par soi-même, de quel prestige il jouit dans tout l'Empire, et j'ajouterai quel charme il exerce sur ceux qu'il veut plutôt séduire que dominer. Ma conviction est absolue qu'au jour de la lutte, il entraînera, électrisera tout le monde, et que là où il faudra donner un grand coup, sa présence vaudra un corps d'armée.

« L'Empereur fait ce qu'il veut, mais il sait

bien ce qu'il veut. » Cette appréciation est d'un officier étranger qui a longtemps vécu dans son entourage...

On citait hier le propos d'un gros négociant de Hambourg : « L'Empereur est le premier de nos commis voyageurs. » Je ne lui conteste pas ce titre, car il a admirablement mené la barque commerciale de l'Allemagne. Mais ce que Guillaume II est et veut être avant tout, *c'est le premier officier de son armée.*

Les officiers allemands ont pour lui un véritable culte. Doué d'une mémoire merveilleuse, l'Empereur connaît plusieurs milliers d'entre eux, non seulement par leurs noms, mais par maintes particularités de leur carrière ou de leurs familles. Quand il arrive dans une ville, il va dîner au casino de la garnison. « Votre père a été blessé à Rezonville », dit-il à un lieutenant. « Votre oncle a reçu telle décoration après la bataille de Saint-Quentin », rappelle-t-il à cet autre. Et on ne peut s'imaginer l'impression de chaude émotion produite sur les officiers présents par la précision de ces souvenirs et l'amicale familiarité qui les évoque.

∴

Je me résume.

En bas de l'échelle le soldat allemand moins débrouillard, moins leste que le nôtre, mais docile à l'extrême ; n'ayant pas d'affection, mais imprégné de respect pour son chef et surtout ayant dans le sang l'instinct de lui marcher sur les talons. A Duppel, une compagnie d'infanterie prussienne se lança à plusieurs reprises avec une témérité folle à l'assaut d'un retranchement et se fit décimer. Comme on félicitait l'un des soldats survivants : « Le lieutenant était devant, répondit-il simplement, il fallait bien le suivre. »

Au-dessus du soldat, un corps d'officiers dans lequel la camaraderie n'a jamais été entamée, d'où les tribunaux d'honneur chassent les éléments tarés, où la politique ne pénètre pas et où tout le monde, imprégné de l'idée d'offensive, se soutiendrait en cas de danger. Si ces officiers semblent dans les bas grades inférieurs aux nôtres comme intelligence et faculté de décision personnelle, c'est que la règle est absolue chez eux de s'effacer consciemment pour ne jamais entamer l'unité de doctrine.

Au-dessus du corps d'officiers de troupe apportant sa collaboration sans dévier d'une ligne à l'accomplissement des ordres, une unité de direction absolument remarquable. C'est l'élément qui nous manque le plus.

Au sommet enfin, un maître qui a pu tenir il y a dix-huit ans son autorité de la couronne qu'il porte, mais qui a su depuis entourer son nom d'une telle auréole et semer autour de lui une telle confiance qu'il serait suivi désormais aveuglément.

Telle est l'Allemagne militaire. Il serait dangereux de la méconnaître et puéril de nier la valeur du César qui la mène.

L'ARMÉE FRANÇAISE

Rentré en France, j'ai relu toutes ces esquisses, hâtivement écrites sans doute, mais reflétant aussi loyalement, aussi exactement que possible les multiples impressions rencontrées là bas.

Puis j'ai lu dans nos journaux le récit des actes d'indiscipline qui avaient signalé la période d'appel des réservistes. J'ai causé avec des correspondants français et étrangers ayant assisté aux manœuvres de Langres et à celles du II^e corps. J'ai surtout interrogé des camarades dont je connaissais la conscience et la pondération.

Et j'ai constaté que la différence entre les deux armées était soudain devenue considérable, et que le mal était chez nous plus profond cent fois que je ne le croyais.

La gangrène antimilitariste s'est étendue dans des proportions inouïes, non seulement dans le peuple, mais dans les classes dites éclairées et, en un an, la répercussion de ce mal dans l'organisme militaire a été énorme.

C'est là qu'est le mal, là qu'est le danger qu'il faut dénoncer à tout prix.

Des officiers généraux, me priant de ne jamais les citer, m'ont déclaré : « Que voulez-vous que nous y fassions ? l'anarchie vient d'en haut. »

Des chefs de corps m'ont dit, en hochant tristement la tête : « Les réservistes nous ont, cette année, empoisonnés les régiments : si cela continue, les manœuvres seront impossibles l'année prochaine. »

Enfin des officiers de troupe m'ont avoué : « La vie militaire devient intolérable ; les « mouchards continuent à nous miner ; nul « n'ose élever la voix, la méfiance est partout. « Quant à nos hommes ils nous échappent, « et aujourd'hui, quand nous sommes témoins « d'un acte d'indiscipline, nous passons notre « chemin, car en punissant nous nous ferions « une affaire et nous ne serions pas soutenus. »

La vérité est donc que notre armée va droit

à la désorganisation et à l'anarchie. Son mouvement dans ce sens semble réglé par les lois de la mécanique. Il s'accélère proportionnellement au carré des temps et la rapidité de décomposition est effrayante.

Certes nul n'eût osé la prévoir, il y a six ou sept ans, quand le *Pioupiou de l'Yonne* lançait ses premiers appels à l'indiscipline et à la désertion. Aujourd'hui, il ne faut plus chercher à se leurrer, cette sinistre semence a fructifié.

Eh bien, il faut le dire.

Il faut flétrir avec la dernière énergie ceux qui font le mal, et réveiller les engourdis qui le laissent faire.

Il faut que les Français sachent que les actes de rébellion comme celui de Brioude *ont été beaucoup plus nombreux qu'on ne le leur a dit*. Seuls, ont été connus les scandales dont il était impossible d'étouffer l'écho. Les autres ont été rigoureusement cachés ou ne sont pas sortis des colonnes de la presse locale.

Un vent de révolte a passé, cette année, sur de nombreux régiments. L'an prochain, ce vent se fera tempête. L'année suivante, il emportera tout.

N'est-il pas inouï que le ministre de la Guerre ait été contraint, cette année, *au mépris de la loi dont il est le gardien*, de diminuer la durée légale de la période des réservistes par crainte des manifestations, dont ceux-ci menaçaient ouvertement leurs chefs ?

N'est-il pas lamentable que certains colonels aient reculé devant le chantage de soldats leur jetant à la figure : « Si vous me punissez, j'écrirai à mon député. »

Et que penser d'une armée dans laquelle les officiers subalternes n'osent plus montrer d'énergie devant l'indiscipline, parce qu'ils savent ne plus pouvoir s'appuyer sur leurs chefs hiérarchiques ?

Du haut en bas de l'échelle le mot d'ordre semble être celui-ci :

Pas d'histoire !

Cette devise débilitante a rapidement amené la déchéance des caractères. Après les grands chefs qui l'avaient adoptée par ambition, les subordonnés l'ont appliquée par amour de leur tranquillité, et nous venons de voir, cette année, aux manœuvres, des généraux étouffer des rapports destinés au ministre, des colo-

nels lever des punitions justement infligées, des officiers subalternes enfin détourner la tête pour ne pas constater le refus du salut chez un soldat.

A quoi bon énumérer des faits et que servirait-il de citer des noms ?

Je n'écris pas en vue « d'amener des histoires » à certains chefs sans caractère, mais dans l'unique but de secouer l'opinion et de donner l'alerte.

Car, l'an prochain déjà, il ne serait plus temps.

Si l'on veut d'ailleurs un exemple, en voici un qui ouvrira les yeux de bien des gens. Je l'ai cité ailleurs ; je le reproduis ici parce qu'il est typique, parce qu'il met en relief en même temps la faiblesse d'en haut et l'esprit de révolte d'en bas

.
On devait exécuter, dans une des dernières journées de manœuvres, le simulacre de relèvement des blessés,

L'ordre arrive de laisser un certain nombre d'hommes par terre en vue de cet exercice. Les réservistes sont désignés de préférence, parce que cette situation leur évitera une partie

des fatigues de la manœuvre, et un officier de réserve est commandé pour les conduire au *poste de secours*, premier échelon du service sanitaire, pour de là être évacués sur l'ambulance en arrière.

Ils étaient de 3 à 400 et malheureusement on commit la faute de ne pas leur donner le cadre nécessaire en sous officiers et caporaux.

A l'arrivée au poste de secours, les réservistes apprennent que les moyens pour les transporter à l'ambulance, comme ils y comptaient, n'existent pas, que cette ambulance est à 15 kilomètres en arrière et qu'ils doivent s'y rendre à pied.

Alors commence une véritable scène de rébellion.

L'Internationale est entonnée. Les plus grossières injures sont lancées à l'officier : « c... chameau ! » Le malheureux court de la tête à la queue, leur ordonnant de se mettre sur quatre rangs. On ne l'écoute point. Enfin à force d'énergie, il parvient à les amener, dans le plus grand désordre d'ailleurs, au point qui lui avait été fixé. Au cours de la route, injurié à nouveau, il avait pris les noms et matri-

eules des quinze hommes les plus acharnés.

Le général de division X. — Je mettrai ici un nom, s'il le faut — voit arriver cette bande, et apostrophe le lieutenant, en lui faisant de vifs reproches sur le désordre qu'il constate.

— Mon général, lui répond l'officier, j'ai cru que je n'arriverais pas. De nombreux actes d'indiscipline ont été commis au cours de la route. Voici une liste de quinze noms pris parmi les plus coupables. Je vais vous adresser mon rapport.

Et il raconte tout, les injures, les chants révolutionnaires, les excitations à la révolte des plus compromis.

Le général prend le papier qu'on lui tend :

— Allons, jeunes gens, dit-il en s'adressant aux réservistes... ce n'est pas sérieux, voyons ; moi d'abord je n'aime pas les punitions : il ne faut plus recommencer, hein !... alors c'est oublié : voilà !

Et devant l'officier stupéfait, il arrache la liste.

— Vive le général ! à bas le lieutenant : à bas le chameau ! crient les réservistes.

Et l'histoire se termine par un blâme à

l'adresse de l'officier de réserve, le seul qui ait fait son devoir en la circonstance.

Quelle disciplinerésistera à pareils procédés ?

Et, me reportant à ce que j'ai vu et entendu dans l'armée allemande, je dis que des faits comme ceux-là, non seulement ne s'y sont jamais passés, mais *qu'ils y sont impossibles*.

Et je dis que de ce seul chef sa supériorité sur nous est indiscutable.

C'est une banalité de dire qu'une armée sans discipline est une armée perdue. Il faut bien la répéter cette banalité, puisque la discipline se perd dans l'armée française sans que les hautes sphères s'en émeuvent, puisque l'armée elle-même se perd sans que la nation s'en indigne.

Faudra-t-il donc un nouveau désastre militaire pour ouvrir les yeux des Français ?

Il sera bien temps, de pleurer ou de maudire quand les masses prussiennes irrésistibles par leur cohésion auront dispersé la bande des lâches et des hervéistes de l'armée qu'on nous prépare, quand elles fouleront de nouveau notre sol et nous donneront cette fois le coup dont on ne se relève plus.

Dont on ne se relève plus, car le mot de Bismark reste la devise de demain : *Dans la prochaine guerre, la nation vaincue sera saignée à blanc.*

*
**

Mais c'est d'en haut que vient l'anarchie et le général qui me parlait ainsi avait cent fois raison.

Anarchie dans son sens étymologique, veut dire « sans commandement ». C'est l'état d'un peuple sans gouvernement, d'une armée sans chef.

Et la vérité est là, le mal est là, l'armée française n'a plus de chef.

Le principe d'autorité y décroît tous les jours parce que nul ne voit plus d'où il émane.

Où est aujourd'hui le commandement ?

Qui l'exerce ?

Est-ce le Ministre de la Guerre ?

Depuis le général André, de néfaste mémoire, le Ministre de la Guerre n'existe plus aux yeux de l'armée. Depuis que Berteaux a envoyé à tous les officiers sans exception, avec son portrait et celui de Pelletan, la circulaire

du Grand-Orient leur faisant connaître qu'ils étaient autorisés à s'affilier à la Franc-Maçonnerie, le Ministre n'est plus aux yeux de l'armée que le valet et l'exécuteur du Comité de la rue Cadet. On lui tire le canon et on lui rend les honneurs prescrits par le Règlement, mais il n'y a plus l'ombre de prestige sur la fonction, plus un atome d'estime pour le politicien, ignorant des besoins moraux de l'armée, étranger à son idéal, destructeur de ses traditions.

Le Commandement émane-t-il du Conseil supérieur de guerre ?

Pas davantage, puisque le Ministre ne le réunit jamais, puisqu'on ne le consulte point dans les cas graves: n'avons-nous pas vu le général André, qui déjà se croyait assez fort pour décider seul du sort de trois mille officiers d'après les notes de Corinthe et Carthage, déclarer qu'il n'avait pas besoin de l'avis du Conseil supérieur de guerre dans les questions intéressant la défense nationale? On le jugeait tout juste compétent pour décider le maintien ou la diminution du poids du sac et on lui donna à étudier cette grave question à l'heure où notre frontière, ouverte par l'incurie ministérielle, ne nous

permet pas dans l'affaire du Maroc l'attitude digne et fière qui était jadis celle de la France.

Qui commande enfin ? Vers qui se tournent les yeux de ceux qui se souviennent des incohérences de 1870, qui sont prêts à mourir comme leurs anciens, mais qui voudraient bien être conduits, dirigés, sentir une main ferme, un cerveau unique, une volonté enfin ?

Qui commande ? Personne, vous dis-je.

Au-dessous du Conseil supérieur de guerre qui comprend des personnalités éminentes, mais non utilisées, il y a les commandants de corps d'armée. Lequel d'entre eux peut se vanter d'avoir la confiance de l'armée, d'être l'entraîneur d'hommes, de s'imposer en un mot ?

Je n'en vois pas.

Et au point de vue de la doctrine, l'armée est partagée entre les idées du général Langlois, celles du général Négrier, celles du général Kessler, tous trois disparus, malheureusement, tous trois n'ayant plus d'autre autorité par conséquent que celle de leurs écrits, tous trois ayant des conceptions différentes sur les méthodes à suivre dans la guerre future et ne s'accordant point.

Si l'on ajoute à cela que les fonctions de généralissime viennent d'être exercées, pendant cinq ans, par un homme dont l'extérieur brillant ne pouvait masquer la réelle insuffisance, que l'influence de ce chef sur la conduite future des opérations a été nulle, parce que, se noyant dans les détails et les à-côté, il n'avait aucune des aptitudes du haut commandement, nous en arrivons à constater que tout pèche dans l'armée par la base, qu'elle est un corps sans âme et qu'elle ne va plus que par sa vitesse acquise.

Quand vous mettez un morceau de sucre debout dans un verre d'eau, il reste debout un certain temps : le liquide le pénètre, le dissout partout à la fois, sans qu'il change de forme tout d'abord, puis soudain il s'écroule : quelques instants encore, il a disparu.

L'armée en est là : elle a encore sa forme. Si une main ferme n'empoigne pas le verre pour jeter au loin l'eau de dissolution, l'effondrement est certain.

*
* *

Un journal dont les imprudences inexplicables nous ont mis à deux doigts des plus

graves complications diplomatiques avec l'Allemagne, racontait récemment, sous une signature d'ailleurs sans autorité, qu'au moment de la tension des rapports franco-allemands au Maroc, M. Étienne avait interrogé chacun de nos commandants de corps d'armée et leur avait demandé :

— Croyez-vous à la victoire ?

Tous auraient répondu : *J'y crois.*

Et l'on s'imagine avec de pareilles rodomontades, dont jamais M. Étienne n'oserait prendre la paternité, donner le change à l'opinion, et la familiariser avec cette guerre déjà décidée dans les conseils occultes auxquels obéit Clemenceau ! Allons donc !

Je connais déjà au moins deux de nos généraux en chef, et non des moindres, qui n'ont pu répondre « j'y crois », parce que cette affirmation n'était pas au fond de leur conscience et que je les connais hommes de conscience.

Et en dehors de ces deux-là encore en activité, n'avons-nous pas le témoignage du général de Négrier attestant qu'il ne pouvait plus garder la responsabilité de la défense de la frontière, avec les lacunes qu'il constatait dans

les approvisionnements des places, l'armement des forts, l'effectif des troupes de couverture ?

Ces effectifs, sait-on de combien M. Berteaux les fit baisser à cette frontière de l'Est, qui semble aujourd'hui devenir un lieu de relégation pour les militaires signalés comme dangereux par les *délégués* du Bloc.

Il les fit baisser de 5.000 hommes pendant son année de ministère, *cinq mille protégés* qu'il ramena aux alentours de Paris : un bureau spécial, rue Saint-Dominique, s'occupa, pendant cette année-là, des créatures de M. Berteaux et ce fut une indignation générale mais silencieuse dans tous les milieux militaires et notamment dans les bureaux de recrutement, en présence de ce favoritisme éhonté. S'il ne s'était traduit que par un supplément d'écritures, je ne le relaterais même point ; mais je le répète, et je ne crains sur ce point aucun démenti, parce que le renseignement est *de source certaine*, *cinq mille* soldats manquèrent en 1904 dans l'Est, dont 2.000 à Nancy et Lunéville, pour permettre à un ministre politicien de préparer ses électeurs à la grande consultation de 1906.

Et d'ailleurs, depuis les révélations du général de Négrier, n'avons-nous pas vu, à l'heure du danger marocain, une somme de *deux cents* millions affectée obligatoirement et en toute hâte à réparer les *négligences* de MM. André et Pelletan et à combler les lacunes de notre défense ? Impossible de nier ce formidable crédit extra-budgétaire, puisqu'aujourd'hui même il pèse de tout son poids, sous forme de déficit, sur le budget à l'étude.

*
**

Qu'on ne crie pas à l'exagération. Ceux-là seuls connaissent la vérité au sujet de l'armée qui en font partie, qui souffrent dans le rang, qui entendent les réflexions des soldats, qui voient le mal grandir tous les jours.

Et s'ils pouvaient parler, ils parleraient tous comme moi, à l'exception d'un petit clan d'arrivistes, pour lequel tout va naturellement le mieux du monde.

Je supplie ceux qui me liront de ne pas voir en moi un officier aigri ou un candidat déçu.

J'ai quitté l'armée le cœur gros, ne pouvant plus continuer une carrière entravée

par le régime de délation que le Convent de 1906 vient de glorifier de nouveau, mais je garde à cette armée, qui m'a abrité jusqu'au delà de l'âge mûr, l'inviolable attachement de ma jeunesse.

J'ai voulu entrer au parlement, et il s'en est fallu de l'épaisseur d'un faux complot que j'y arrive ; c'était pour être, dans ce Parlement maçonnique, enjuivé et britannique, le fidèle défenseur de l'armée française.

Et c'est pour remplir cette tâche que je jette aujourd'hui ce cri d'alarme. Je connais l'Armée française, je viens de voir l'autre, et je le dis sans détours, avec toute la force de ma conviction :

Une guerre qui nous mettrait demain aux prises avec l'Allemagne serait une guerre désastreuse.

Nous serions battus comme en 1870.

Plus complètement même qu'en 1870, car nous aurions aujourd'hui des paniques, des lâchetés que n'ont pas connues nos anciens. Ceux-là ont été mal conduits, mais ils savaient mourir et, dans les grandes batailles, ils ont sauvé l'honneur.

Aujourd'hui, nous serions peut-être mieux conduits, parce qu'il y a à la tête de plusieurs de nos corps d'armée et notamment à la frontière des chefs de haute valeur et des régiments qui tiennent encore debout.

Mais la guerre moderne est faite de l'incessante préparation du temps de paix et des efforts méthodiques et coordonnés du temps de guerre.

Les transports en chemin de fer par exemple y tiennent une place prépondérante et la concentration dépend de la régularité de leur exécution.

Or savez-vous ce que me disait tout récemment le chef d'une de nos gares frontières :

— En cas de guerre, déclarait-il, je ne sais ce qui se passerait ici, car une partie de mon personnel est antimilitariste et j'en connais parmi les ouvriers de la voie qui feraient de l'action directe... *Je n'ose y penser!*...

De l'action directe sur nos voies ferrées? Traduisez une direction stratégique obstruée, un corps d'armée qui n'arrive pas, une bataille perdue!

Allez donc voir en Allemagne, où l'État

tient les chemins de fer, où tout dans les gares marche militairement, en paix comme en guerre, si pareil alea est à redouter !

Et la bataille elle-même ? les batailles modernes seront des luttes de six et huit jours. Il y faudra non seulement des chefs au cœur fortement trempé, mais des soldats confiants, tenaces, prêts au sacrifice, l'œil sur le Drapeau de leur régiment.

Or aujourd'hui des milliers de Français sont convaincus que la Patrie ne vaut pas ce sacrifice que tant de générations lui ont fait avant eux, des milliers de Français ont entendu sans sourciller un misérable leur dire que le drapeau était une loque à jeter à l'ordure.

Que celui qui leur a infusé ce poison soit maudit !

Pour moi je le dis hautement : si, comme c'est mon droit, j'ai l'honneur de commander dans la lutte prochaine un régiment de territoriale, je ferai fusiller sans pitié avant de partir à la frontière, s'il me tombe sous la main, le bandit qui a planté sur le fumier le drapeau de France.

Car le mal qu'il aura fait au pays est incalculable !...

*
**

Tout récemment, au manège Saint-Paul, j'entendais Jaurès s'écrier en parlant de la guerre possible entre la France et l'Allemagne :

— Si l'armée française est écrasée, Guillaume II trouvera derrière elle le peuple français debout, frémissant au souffle de la Révolution et il ne viendra pas à bout de ce peuple : souvenez-vous des volontaires de 1792 !

Des applaudissements enthousiastes avaient accueilli cette affirmation et je constatais avec tristesse, qu'on peut faire accepter aux travailleurs les plus redoutables sophismes sous la musique menteuse de la phrase vibrante.

Aussi ne pouvant me contenir, je montai à la tribune quand le Directeur de *l'Humanité* eut terminé son discours.

— Non, monsieur Jaurès, lui dis-je, le peuple armé, les milices que vous rêvez, n'arrêteront rien et l'armée allemande que je viens de voir passera au travers de vos bandes

populaires comme la locomotive fend un troupeau de moutons égaré sur la voie.

Les temps de 1792 sont loin et vous ne les reverrez point. L'enthousiasme d'alors, fût-il encore possible aujourd'hui, ce qui est douteux, ne suffira plus à paralyser une attaque et ce n'est plus en levant leurs chapeaux au bout de leurs baïonnettes que les volontaires de 1907 arrêteront l'invasion. Ils seront détruits avant d'avoir pu faire le geste de Valmy et sans même avoir vu les bataillons de Guillaume II.

Jaurès m'objecta alors les articles du général Langlois sur les milices suisses et le rôle qu'elles sauraient jouer dans la défense de la Confédération.

Je signale en passant au général Langlois qu'on se sert de sa haute autorité dans les milieux socialistes pour prôner ce système des milices auquel on veut nous amener. Je suis sûr de n'être pas démenti par le chef éminent sous les ordres de qui je m'honore d'avoir servi, en affirmant qu'il n'a entendu faire aucun rapprochement entre les deux pays dans cet ordre d'idées.

La Suisse a sa neutralité garantie, une faible population, une topographie ne se prêtant pas au déploiement des grandes armées, et de ce que le système économique des milices lui convient, il ne s'ensuit pas qu'il doive être importé chez nous.

Non, monsieur Jaurès, votre Révolution n'empêchera pas la France d'être bâillonnée une seconde fois. Au lieu de faire à priori l'hypothèse de l'armée française écrasée, pour avoir le droit d'évoquer la puissance des légions populaires, vous feriez mieux de ne pas la détruire pièce à pièce, cette *armée permanente*, seule capable de sauver avec la Patrie la cité nouvelle de vos rêves.

Soyez de votre temps, et regardez autour de vous cette Europe hérissée de baïonnettes. C'est en augmentant constamment leurs armements que les autres peuples répondent à vos appels de fraternité. Je crois à votre sincérité, mais vous êtes dans les nuages. N'y restez point: il en coûte trop d'être dupe. Voyez la situation telle qu'elle est à cette heure, c'est-à-dire l'armée affaiblie, et la France vouée avec cette armée-là aux pires aventures

par la volonté de *l'homme sinistre* qui représente chez nous les intérêts anglais.

*
* *

Et vous, Français qu'on trompe avec de belles phrases pendant qu'ailleurs on se prépare aux grandes actions, voyez-la donc en imagination la *journée décisive*, celle qui décidera du sort de la France ! écoutez-en le récit, vous qui voulez absolument vous boucher les oreilles ou qui vous imaginez plaisamment qu'une Providence inconnue surgira pour infuser à notre Généralissime, au moment voulu, l'inspiration libératrice.

.

C'est le sixième, le septième jour : de part et d'autre, toutes les forces disponibles ont été amenées à pied-d'œuvre. Un million d'hommes, deux mille canons de chaque côté

Mais, du côté français, de nombreuses désertions ont eu lieu déjà, des mots d'ordre sinistres ont circulé dans les régiments décimés. Couchés dans les innombrables tranchées où ils attendent le dernier assaut, nos

soldats regardent avec méfiance les généraux qui passent anxieux et sombres.

Ne leur a-t-on pas dit à ces soldats, qu'ils étaient trahis comme en 1870 ? des journaux, arrivés on ne sait comment dans les bivouacs, ne leur ont-ils pas appris que la Révolution battait son plein à Paris, qu'elle avait triomphé à Brest, à Lorient, à Roubaix, à Limoges, que la jacquerie commençait dans les campagnes ?

Chaque fois qu'une civière passe dans un râle avec un blessé qu'on emporte, ces hommes, auxquels, depuis plusieurs années, on n'a appris que le culte du bien-être et la jouissance de l'heure présente, regardent avec un frémissement de bête peureuse le camarade qu'ils suivront peut-être tout à l'heure. Ils voudraient fuir cette tranchée qui leur servira peut-être de fosse commune.

Et comme l'idéal ne brille plus au-dessus de ces troupes, elles sont prêtes à devenir troupeaux. Comme aucun nom ne surgit dans l'âme de ces combattants pour leur donner confiance et les galvaniser à l'heure suprême, vous voyez leurs regards se porter obstinément vers la vallée en arrière.

C'est par là peut-être qu'on pourra se « défilier », quand arrivera le grand coup.

Et les yeux inquiets s'interrogent, pendant que là-bas, sur les lointaines collines d'en face, le canon tonne sans arrêt dans un ébranlement de l'atmosphère, qui s'étend à tous les cerveaux.

C'est que, là-bas, on les sait commandés : tout le monde le connaît le César germanique ; depuis vingt ans, il instruit, entraîne, prêche au besoin.

Depuis vingt ans il a parlé à sa nation du Dieu des armées, des devoirs des combattants, du salut de la plus grande Allemagne.

Et c'est sa volonté souveraine qui domine l'immense champ de bataille. C'est elle qui pousse les masses dont on devine les mouvements dans les vallons défilés, dans les bois sombres, et dont l'étreinte se rapproche avec un bruit de vague lointaine.

Il commande, il est obéi, ce chef-là, et derrière lui, l'Allemagne laborieuse est debout, prête à de nouveaux efforts s'il les demande : les social-démocrates de Bebel sont dans le rang, le doigt sur la détente, ne

songeant, eux aussi, qu'au salut de la Patrie allemande : d'ailleurs, les dix milliards de rançon que payera la France leur seront d'un autre secours que les utopies socialistes dont ils se nourrissaient la veille. Et tout l'effort de cette nation, dont la guerre fut toujours l'industrie dominante, se tend vers la pensée de la victoire du lendemain.

Le soir tombe sur les deux armées, les vivres n'arrivent pas, il fait froid, il faut veiller, car maintenant les attaques de nuit sont monnaie courante... Et les corps allemands poursuivent leur marche dans l'ombre pour achever l'enveloppement.

Le petit jour arrive, l'aube du huitième jour : la lassitude est à son paroxysme, l'influx nerveux est épuisé : il faudrait des sursauts d'héroïsme comme ceux qui soulevaient nos pères pour l'instant qui approche. Mais, à l'école française, on n'apprend plus cette histoire-là !

Des héros, les hommes de jadis qui se faisaient bêtement tuer pour un chiffon?... allons donc !

Car c'est bien cela que vous dites aujourd'hui à nos enfants, instituteurs de France, qui

allez prendre le mot d'ordre au Grand-Orient !

Et quand le canon retentit, cette fois vers la droite, quand le soldat a la sensation d'être débordé, alors le mot fatal circule, colporté par les hervéistes qui n'ont pas encore déserté :

— Sauve qui peut !

C'est la débâcle !

Et celle-là nul Zola ne l'écrira, parce qu'il ne sera plus nécessaire de déviriliser la nation, parce que ce sera la fin de la France.

Voilà où nous allons. Et je le dis parce que ces six mois d'observations, d'enquêtes et d'expériences m'en donnent la conviction morale.

Peu m'importe comment sera jugé le geste que je fais aujourd'hui.

J'ai conscience qu'il fallait le faire : cela suffit.

Octobre 1906. -



FIN

VERIF
2007

TABLE

	Pages
POURQUOI, AYANT ÉCRIT « LA GUERRE DE DEMAIN », IL Y A VINGT ANS, JE NE L'ÉCRIRAIS PLUS AUJOURD'HUI	5
AUX MANŒUVRES IMPÉRIALES DE SILÉSIE	
CHAPITRE I ^{er} . — Souvenir aux chasseurs du 1 ^{er} Ba- taillon. — « Les autres ». — Une comparaison. — La grande revue de Breslau.....	19
CHAPITRE II. — Le Kaiser et les <i>Kriegervereine</i> . — Une force gouvernementale. — Deux millions quatre cent mille adhérents.....	35
CHAPITRE III. — Marches de guerre. — Engagement de cavalerie. — Belle attitude des réservistes. — Le fantassin allemand. — Le général von Hoeseler.....	46
CHAPITRE IV. — Le haut commandement et la troupe en France et en Allemagne. — Les com- paraisons qui s'imposent.....	63
CHAPITRE V. — Au bivouac. — Le service de sû- reté. — Les manœuvres. — Le Kaiser en auto- mobile.....	80
CHAPITRE VI. — Le mauvais temps. — Discipline et entraînement des troupes. — Le respect des traditions. — <i>Gott mit uns</i>	97
CHAPITRE VII. — Les deux tactiques. — <i>Le com- mandement</i> . — Le Kaiser chef unique et su- prême de l'armée.....	109
L'ARMÉE FRANÇAISE.....	125

VERIFICAT
2017

10-10-06. — Tours, Impr. E. ARRAULT et C^{ie}.

BIBLIOTHÈQUE
CENTRALE
UNIVERSITAIRE
BUCCARATI

VERIFICAT
1987